ESSAI SUR LA RELIGION INTÉRIEURE PAR M.ME HORTENSE ALLART DE...

Hortense Allart de Méritens



ESSAI

SUR

LA RELIGION INTÉRIEURE.





ESSAI

SUR LA

RELIGION INTÉRIEURE

PAR

Mme Hortense Allart de Meritens.



PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
—
21 mars 1864

Quant à Démocrite et Épicure, tant qu'ils se contentèrent de vanter leurs atomes, on les laissa dire et jusque-là quelques esprits des plus pénétrants les supportèrent, mais dès qu'ils prétendirent expliquer la formation de l'Univers par le seul concours des atomes, sans qu'un esprit y eût la moindre part, ils eurent pour réponse un rire universel.

(BACON. *Des sciences*, livre 3, chap. IV)

Nous nous plaisons d'autant plus à reculer la discussion jusqu'à Démocrite, que, depuis lui, il n'y a pas eu *un fait* pour l'appuyer. Car, appellera-t-on des faits les rêves oubliés de Leibnitz, de Buffon, de Cuvier, ces fausses expériences sur la génération spontanée, sans cesse démenties autrefois et de nos jours, ces romans sur la géologie et tant d'autres découvertes ridicules? Je ne vois pas les autres pays si ballottés. O fermeté d'esprit, vous n'êtes pas la qualité de la France; le rire universel continue; mais heureusement que la chimie confirme de jour en jour, l'antique conviction que la matière ne peut penser.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAP. I. Le bien et le mal. 1
II. La question résolue par Platon. 2
III. Trois faits. 2
IV. Données des religions. 3
V. La sainteté de Dieu. 5
VI. Démiourgos et Démogorgon de Voltaire. . . 6
VII. Le mal. — Ouvriers anglais, produits comme des insectes. — M. Gladstone. 7
VIII. Maladies. — Grandes villes. 11
IX. La civilisation. 13
X. Réponse de Platon. 14
XI. L'ascétisme. 15
XII. Réponse à la question du bien et du mal. . 16
XIII. L'amour divin de Platon. 18
XIV. Amour divin des modernes. 19
XV. La Grâce. 25
XVI. Simplicité, affliction salutaire. 26
XVII. La paix, la joie de l'âme. 33
XVIII. Jésus, la beauté suprême. 35
XIX. Combat et patience. 38
XX. Flamme céleste. 42
XXI. Pascal. 43
XXII. Brama et Platon. 44
XXIII. Bernardin de Saint-Pierre. 46
XXIV. Un savant athée. 72
XXV. Réponse à cet athée. 73
XXVI. Suite. 76
XXVII. Pensées religieuses. 76
XXVIII. De l'admiration. — Sa source 83
XXIX. La prière 85
XXX. Éternité. 87
Conclusion. 94
Note 95

ESSAI

SUR

LA RELIGION INTÉRIEURE.

CHAPITRE PREMIER

LE BIEN ET LE MAL.

Nous avons cherché, dans un autre ouvrage, d'étudier le sentiment religieux, tel qu'il est sorti du sein de l'homme chez les nations de l'Inde et de l'antiquité et chez les chrétiens; sentiment exalté, et, dans nos temps plus éclairés, sorte de sainteté philosophique (1).

On nous accorde l'existence de ce sentiment, mais on objecte, comme toujours, le mal sur la terre. Des choses dont la terre se plaint, on dit que la responsabilité remonte plus haut. C'est l'éternelle question du genre humain. Nous essayerons de la reprendre ici.

Le monde a été créé, dit-on, mais il n'est conduit que par une *cause seconde*. Cette cause seconde semble partir d'un pouvoir qui n'est ni parfait, ni tout-puissant, ni très-bon.

Ce pouvoir semble même parfois, méchant. Il semblerait un homme piquant.

Mais on admet pourtant le bien, immense, harmonieux. On admet la beauté.

On admet que le mal est plus rare que le bien, qu'il est un désordre, qu'il rompt l'harmonie; qu'il ne subsiste qu'en se mêlant à quelque bien, que de lui-même il est destruc-

(1) Voir le *Novum organum* ou Saintetés philosophique, 1 volume.



tent, qu'il n'est rien, ni auteur de rien, et ne doit d'exister qu'à son mélange avec le bien.

On admet le sentiment d'un Dieu puissant et *bon*.

On admet la liberté de l'homme.

A présent, comment arranger ces contradictions? Mais tout ici-bas est plein de contradictions. Presque partout nous voyons des contradictions.

On est frappé surtout, ici-bas, de deux sortes de choses :

Celles qui sont dignes de la bonté et de la beauté suprême.

Et celles qui sont malignes et semblent injustifiables.

Quel homme voudrait avoir fait cela? La question du bien et du mal semble empirer.

CHAPITRE II

LA QUESTION RÉSOLUE PAR PLATON.

Platon, dans sa sublimité, l'a simplifiée; Dieu pour lui c'est le bien et le beau. Or, le bien ne peut être le mal. Mais d'où vient le mal? Platon l'attribue aux difficultés qu'offrait la matière. Il dit que la beauté terrestre mène à concevoir la beauté suprême. Et que l'*amour* conduit, par la beauté mortelle, à l'amour de la beauté suprême.

Mais les modernes ont eu plus de maux que n'en voyait Platon, dans son heureux climat, même durant l'affreuse guerre du Péloponèse et dans le voisinage des Perses. Rousseau ne base-t-il pas la certitude de l'immortalité de l'âme sur le malheur de la vie?

CHAPITRE III

TROIS FAITS.

Nous constatons trois faits :

Le mal ici-bas;

Le bien qui l'emporte;

Et le sentiment d'un Dieu conçu de telle façon par nous, qu'il ne peut vouloir le mal. Bien plus ! qu'il doit en souffrir, puisque le mal est en discordance avec lui.

CHAPITRE IV

DONNÉES DES RELIGIONS

La plupart des religions ont été fondées sur ces données. Brama (qui est tour à tour le grand Dieu, et l'exécuteur des œuvres du grand Dieu), crée le monde pour s'étendre; mais, Brama, après avoir produit l'univers par les ordres de Brama, devient si orgueilleux, que Bramâ le précipite dans l'abîme.

Avant de reprendre sa place au divin séjour, Brama paraît sur la terre, d'abord sous les traits d'un paria et nommé Valmiki, il commente les Védas qu'il avait écrits avant sa chute, et il compose le grand poëme de Ramaiana (aventures de Rama). Dans un des siècles suivants, il se montre sous le nom de Viaça Mouni, poëte célèbre, qui a composé plusieurs des grandes épopées de l'Inde. Enfin, durant le siècle noir, le siècle de fer des Indous, il fait paraître sous le nom de Kalidaça, des poëmes dramatiques que l'Inde admire encore.

Les incarnations ou *avatars* de Vichnou sont plus nombreuses. Conservateur du monde, il vient le défendre des fureurs de Siva, Dieu destructeur et ennemi implacable de Brama. C'est Siva que Brama et Vichnou rencontrent sous la forme de génies malfaisants, qui s'efforcent de bouleverser le monde; son histoire se trouve ainsi racontée par la leur même. Son aspect est terrible, il a cinq têtes, sa bouche est armée de dents aiguës; ses bras et sa taille sont entourés de serpents; son collier et son diadème sont formés de crânes. Il est monté tour à tour sur un taureau ou sur un tigre.

Chez les Égyptiens, le géant Typhon est méchant, il est frère et meurtrier d'Osiris, l'époux de leur sœur Isis. Osiris

ressuscite sous la forme d'un bœuf, Apis, où il est adoré. On l'appelait aussi Sérapis. Isis désespérée cherche le corps de son mari et lui rend des honneurs.

La religion des Perses reconnaît un Dieu unique, Zevane Arékéne (le temps sans limites), père d'Ormuz ou Ormase, auteur de tous les biens, et d'Ahriman, auteur de tous les maux. Ces deux frères sont dans une lutte perpétuelle. Ce que l'un organise, l'autre s'efforce de le détruire. Ormuz crée six Amschaspands, esprits bienfaisants et immortels, et vingt-quatre Izeds, génies semblables mais inférieurs. Ahriman leur oppose de mauvais génies. Il habite aux enfers, il tue le premier homme formé par Ormuz. Il vient sur la terre sous la forme d'un serpent pour corrompre le premier couple, né d'un arbre qu'avait produit le sang du premier homme, et d'ou naissaient, au lieu de branches, des couples humains. La lutte des deux frères devait durer douze mille ans, partagés en quatre périodes . dans la première, Ormuz règne sans partage, et crée l'étincelante armée des cieux que les Persans adoraient. — Attaqué dans le cours de la seconde, il propose à son ennemi la paix sans pouvoir l'obtenir, et le précipite dans les enfers. — La lutte est plus vive dans la troisième période Mais, Ahriman sera anéanti ou il reviendra à la vertu qui était sa nature primitive, et il offrira avec ses Devs, ainsi qu'Ormuz avec ses Amschaspands, un sacrifice éternel à Zenvane-Arekene. Alors, le feu dévorera cet univers visible qui deviendra le séjour de la lumière et de la félicité. Cette idée fut par eux transportée en Judée Mithra, le plus puissant des Zeds, signifiait la fécondité. Il était aussi le dieu du soleil, représenté jeune sur un taureau, au cou duquel il plongeait un glaive, ce qui faisait voir la force du soleil lorsqu'il entre au mois d'avril dans le signe du taureau. Les Romains adoptèrent son culte.

Les Perses adoraient les astres en plein air, sur les montagnes; leurs mages étaient si renommés qu'on venait étudier leur sagesse d'Égypte et de la Grèce. Zoroastre réforma leur religion par le *Zend Avesta*.

Ces génies du bien et du mal se retrouvent partout.

Les dieux se sacrifient et souffrent pour sauver les hommes.



Les Grecs et les Romains ne sont pas si tragiques, quoique Prométhée et Eschyle, certes, le soient; mais l'ensemble du culte est plutôt riant.

Par un égarement de l'esprit, les Indiens et les chrétiens cherchèrent les supplices, inventèrent des tourments. Les chrétiens, comme les juifs et les Perses, eurent le diable, et une multitude de démons qui tourmentaient les moines, les nonnes. Une foule de scélératesses naquirent de la corruption du culte. Ceci s'écartait des premières données naturelles. Le mal inonda ces cultes à grands flots, et on le retrouva avec terreur au fond même des formes qui ne voulaient d'abord que l'expliquer. Le culte, aux Indes et en Europe, devint une école de fraude et de crimes.

Remarquons même, que les pagodes de Siam ressemblent à nos églises, les fenêtres en sont étroites et longues.

CHAPITRE V

LA SAINTETÉ DE DIEU

La sainteté est le garant d'un Dieu parfait. Dieu est saint. Qu'est-ce que la sainteté? C'est la qualité de Dieu. Les hommes l'atteignent de très-loin en cherchant Dieu.

Comment Dieu serait-il saint et l'auteur du mal? Un homme méchant serait-il saint? Il n'aurait tout au plus que quelques impressions de la sainteté.

Dieu est saint. Comment a-t-il créé le méchant? Mais il le console. Dieu ne serait donc pas créateur?

Il serait donc, contrarié, peu content de l'œuvre. Les Indiens et les chrétiens le représentent comme créateur, mais mécontent de l'homme.

Brama et tant de maximes du Véda donnent l'idée d'un Dieu saint, tout-puissant, ils donnent l'idée de la sublimité.

La sainteté de Dieu existe-t-elle? Est-ce seulement un mot de nos langues? Mais, dans ce cas, l'homme révérait donc un Dieu supérieur à Dieu? L'homme pourrait-il avoir un sentiment plus haut de Dieu, que Dieu ne mérite? Qui ne

comprend que c'est impossible. L'homme aurait donc une imagination supérieure à Dieu? L'homme aurait en lui una idée de perfection que Dieu n'aurait point? Où l'homme l'aurait il prise? L'homme aurait donc des idées que Dieu n'aurait pas? Ou Dieu, de son côté, pourrait rêver une perfection au-dessus de lui? Mais la perfection seule peut être Dieu même.

CHAPITRE VI

DÉMIOURGOS ET DÉMOGORGON DE VOLTAIRE.

Thalès et Descartes appellent Dieu, l'*ouvrier* qui a fait l'homme, mais les défauts de l'homme ne viendraient donc pas de l'*ouvrier*? « Dieu est la cause de tout ce qui est, dit Denys l'Aréopagite, mais il n'est rien de ce qui est, tant son être l'emporte sur tout être. »

En supposant que la terre donnée, ou ne put faire mieux, Dieu eût-il fait un tel ouvrage? Cela va-t-il avec sa sainteté? Sa sainteté ne peut le supporter.

Pourquoi donc Dieu l'a-t-il permis? Voilà *le mystère*. Car nous voyons là un mystère.

Un des romans de Voltaire répond précisément à cette impression, roman très-court, mais très-profond, intitulé *le Songe de Platon*. Platon rêve que le grand Démiourgos, l'éternel géomètre, après avoir peuplé l'espace infini de globes innombrables, met à l'épreuve le talent des génies qui l'avaient regardé faire, en leur donnant à chacun un petit morceau de matière à arranger.

Démogorgon, l'un des génies, est chargé de la terre et quand il la montre, dans l'espoir que son ouvrage sera loué, il est reçu des autres génies par des huées. Ils lui font toutes sortes de critiques. Démogorgon rougit; il sent bien qu'il y a du mal moral et du mal physique dans son affaire; mais il soutient qu'il y a plus de bien que de mal : « Il est aisé de critiquer, dit-il admirablement, mais pensez-vous qu'il soit si facile de faire un animal qui soit toujours raisonnable, qui

soit libre, et qui n'abuse jamais de sa liberté ? » Il demande si avec de l'eau, du sable, de la fange et du feu, on peut n'avoir ni mer ni désert ?

« Vous venez, monsieur le rieur, d'arranger la planète de Mars, nous verrons comment vous vous en êtes tiré avec vos deux grandes bandes, et quel bel effet font vos nuits sans lune ; nous verrons s'il n'y a chez vos gens ni folie, ni maladie. »

« En effet, dit Voltaire, les génies examinèrent Mars, et on tomba rudement sur le railleur. Le sérieux génie qui avait pétri Saturne ne fut pas épargné, ses confrères, les fabricateurs de Jupiter, de Mercure, de Vénus, eurent chacun des reproches à essuyer. On écrivit de gros volumes et des brochures ; on dit des bons mots, on fit des chansons, on se donna des ridicules, les partis s'aigrirent ; enfin, l'Eternel Démiourgos leur imposa silence à tous. « Vous avez fait, leur dit-il, du bon et du mauvais, parce que vous avez beaucoup d'intelligence et que vous êtes imparfaits, vos œuvres dureront seulement quelques centaines de millions d'années ; après quoi, étant plus instruits, vous ferez mieux. » Et Platon s'éveilla.

Basilide et d'autres ont adopté cette idée de Platon. Mais si un Dieu inférieur nous a faits, nous ne dépendons que du Grand Dieu, dont la perfection est dans notre imagination. C'est celui-là que nous rêvons, c'est celui-là qui est le Dieu universel.

CHAPITRE VII

LE BAL. — OUVRIERS ANGLAIS, PRODUITS COMME DES INSECTES. — M. GLADSTONE.

A voir ces masses d'ouvriers en Angleterre, qui multiplient quand le travail les demande, les hommes apparaissent comme des insectes, des fourmis, ces myriades d'êtres qui peuplent les airs et les eaux. En Chine, les masses ont crû lentement sur leur sol dans un certain ordre.

Mais en Amérique, les noirs qui multiplient pour l'esclavage, mais cette foule en Angleterre qui naît pour le travail et la dépendance, nous troublent et nous déconcertent. On se demanderait si les Anglais ont le droit de produire ainsi des foules, mais ils ne les produisent pas par un droit. Le fait arrive dans les villes manufacturières, par le simple effet du travail. Il commence d'arriver en France, et s'étendra avec le commerce. C'est un des effets de l'industrie. Aurait-on le droit d'empêcher les ouvriers d'arriver de toute part, de se marier, et de former bientôt des familles considérables, familles souffrantes, pressées, menacées toujours de la misère? Aurait-on le droit, dans leur intérêt, de les retenir, de régler leur travail, de restreindra le nombre des manufactures? Ces questions sont à examiner. La misère aura-t-elle le droit de renaître de toute part? La misère aussi est-elle un droit de l'homme? Heureusement que bientôt les machines résultent du grand travail des bras, et viennent soulager l'homme, mais l'ouvrier d'abord, il est vrai, les déteste.

Chez les Grecs on redoutait le trop grand nombre de population; on voulait soigner le sort de chaque citoyen. A Sparte, on ajoutait un morceau de terre à la naissance d'un enfant de plus, et Platon détermine à environ 5,000 citoyens la population exacte de sa république. Qu'eussent dit les anciens des masses d'ouvriers de l'Angleterre, comptés comme citoyens et votant?

M. Gladstone, dans une brochure, n'a-t-il pas proposé de peupler quelques territoires en Afrique (au-dessus des Caffres), *pour placer là des marchandises*, de sorte que l'Angleterre veut produire des populations *pour leur vendre des produits anglais!* Nous sommes loin du morceau de terre donné au citoyen de Sparte. Produire l'homme pour lui vendre sa marchandise! O Platon!

Nous voyons un certain progrès même en Asie, puisqu'elle est moins ravagée et que Gengis-Kan, Tamerlan sont désormais impossibles. Mais l'opium que l'Angleterre porte en Chine, n'est-il pas pour l'Asie une calamité croissante et nouvelle? Empoisonner les peuples, quel commerce! La

Chine est encore atroce dans ses guerres avec les Tartares. Mais la Tartarie, soumise de plus en plus à l'Europe, s'adoucira. La domination des Indes par l'Angleterre serait un fait des plus heureux, si cet opium ne gâtait les bienfaits.

Où aspire l'Angleterre ? A la richesse ? Mais elle n'a guère de parti pris. Ses bas horizons, le triste génie du climat, abaisse sans doute sa politique, mais elle suit ce qui lui paraît le meilleur pour le moment en l'adaptant à ses moyens. Ainsi, elle a d'abord cherché la richesse dans la culture, dans le froment; ensuite dans les bestiaux; puis dans la traite des nègres, en Amérique, qu'elle a depuis abhorrée, et aujourd'hui c'est le commerce qui l'occupe (1). L'aristocratie anglaise arrivera-t-elle à chercher le beau, le bien, ce que Platon, ce que Jésus-Christ ont commandé? Sans doute, les Pitt avaient de grandes vues, et le peuple anglais a de grandes qualités. Les bas horizons de l'île domineront-ils le plus souvent les chefs qui la guident? Si l'Angleterre s'aide des ouvriers, nul pays n'a traité avec autant d'humanité, nul pays n'a été si loin dans sa charité qu'il ait dû, comme elle, revenir sur ses pas quand elle s'aperçut que tant d'aumônes ne créaient que des nuées de pauvres, et qu'elle fut forcée de rappeler l'homme au travail.

Si l'Angleterre fait naître ces masses d'ouvriers, elle les soutient; elle est réparatrice et modèle. Mais la France ne doit-elle pas encourager surtout l'agriculture; et les pays d'Europe, comme elle, ne doivent-ils pas rester fidèles à la

(1) Si la richesse territoriale de l'Angleterre est de 17 ou 18 milliards de fr., elle est inférieure à sa dette, qui est de 23 milliards de fr. Les rentiers en Angleterre sont au nombre de 100 mille, et les pauvres au même nombre. En France, on compte 200 mille nobles et 200 mille vagabonds. Quant à l'agriculture, voici, d'après M. Kolb, un Allemand, l'estimation sur 100 habitants (avant 1860) :

	Cultivateurs	Autres professions	Nobles et employés
France.........	62	29	9
Angleterre......	32	46	22
Russie..........	76	15	9
Autriche.........	69	13	18
Prusse..........	60 1/2	25 1/2	14

terre, vraie source des richesses, dont l'étroite Angleterre est privée? Si l'industrie de cette contrée est expliquée par son climat, qu'avons nous besoin de tant l'imiter, nous qui n'avons pas le même climat? Et l'Italie? Qu'a-t-elle besoin d'imiter un pays sombre, triste, privé du soleil et du chant? Quoi! l'Italie va t-elle ouvrir des mines de charbon de terre? Oh! combien, en voyant l'Angleterre, la joie et la paix des beaux climats paraissent douces! L'Anglais est consumé d'ardeur et d'inquiétude: point de calme, point de rêverie, point de langueur, une action terne et continue, une sorte de pauvreté dans la vie même qui semble le condamner à la richesse matérielle!

Italiens! livrés à l'oisiveté, à la pensée, à la langueur, à la musique, gardez-vous de l'Angleterre, suivez-en les beaux côtés, la liberté que vous trouviez jadis dans vos lois; mais croyez-vous toujours une race douée et supérieure, riche par la vie seule et dédaigneuse de ce qui n'est pas Dieu et sentiment: jusque dans les cachots atroces du Spilberg, les héroïques et tendres victimes de l'Autriche se répondaient par les beaux chants de leur Italie, qui étonnaient et charmaient leurs naïfs gardiens allemands.

Mais l'homme semble voué à l'action, à la civilisation par l'attrait, par le goût, par le ciel même; il dit comme le soldat de Schiller: « Que de gens on connaît, et comme le temps passe! Que de choses je verrai encore! »

Que serait pourtant l'Europe sans l'Angleterre, sans l'enseignement de sa tolérance et de ses lois? Elle serait à la France, et tour à tour, la guerre, la grandeur et le caprice la conduiraient. Mais un cabinet peut-être naîtrait en Allemagne ou en Italie, car l'habileté, accaparée comme elle est par l'Angleterre, se trouve gênée ailleurs.

Sans la France, l'Europe serait encore plus complètement sous la direction de l'Angleterre, et encore plus terne. L'Angleterre la retiendrait encore plus.

En nous ralliant à Dieu, au spiritualisme, à une vraie morale que les grands esprits ont le mieux expliquée, nous combattrons les tendances funestes de la matière et de l'industrie. Les Anglais, protestants, gardent du moins les maximes

de la résignation, de la charité, de la Divinité qui adoucissent leur inquiétude, mais nous, en France, nous n'avons que des préceptes d'humanité si peu éclairés, que le plus souvent ils nous égarent, nous n'avons ni docteurs, ni science, aucune doctrine en rien, aucune direction !

CHAPITRE VIII

MALADIES. — GRANDES VILLES.

Des maux nouveaux sont venus effrayer le genre humain. Nous ne craignons pas de le dire, nous faisons un ouvrage de bonne foi, avec le roman de *Candide* sur la table.

Une maladie terrible, qui frappe le genre humain dans sa source et menace une jeunesse indomptable, semble un fléau de plus pour les modernes. Ce péril extrême, qui fait frémir de loin les mères, est des plus lugubres et des plus déplorables, car les maladies sont longues, variées, douloureuses, et plusieurs d'entr'elles sans guérison définitive.

La France et l'Angleterre dépensent des milliards pour les guerres ; n'en sauraient-elles donner pour la santé publique ?

Que dis-je ? Il est une cause de mort et de souffrance qui naît de la nature même et qui semble faire de plus en plus de victimes, comme si on s'efforçait de plus en plus d'oublier la condition humaine ! Chose curieuse ! Autrefois, quand un jeune homme, une jeune fille de quatorze à vingt ans se montraient trop agités, les moines, appelés souvent comme médecins, disaient vite le motif de la souffrance. Ils ordonnaient le mariage. Ils avaient trop connu cette souffrance eux-mêmes. Aujourd'hui le médecin, complétement étranger à la nature, pour ne l'avoir jamais, sans doute, combattue chez lui, ne comprend rien du tout (rien du tout !) à la santé de la jeunesse. Il s'inquiète de tous les organes, sans jamais pénétrer la cause, et comme il ne reconnaît point la dentition chez les petits enfants, et les accable de remèdes, ainsi pour les jeunes gens et les jeunes filles, il s'égare à perte de vue, et n'indique jamais le vrai remède aux parents, qui, de leur

côté, poussent l'ignorance et l'innocence à un point qui serait vraiment risible, si des faits désastreux ne suivaient pas. On oublie que les animaux subissent cette crise avec fureur (1).

Hippocrate n'a-t-il pas dit : « Il y a l'inconnu, le mystérieux, le divin des maladies? »

En passant de la noblesse à la bourgeoisie, les Français, excepté l'armée, ont perdu la beauté physique. Notre système d'éducation pour l'enfance et la jeunesse détruit, dans les deux sexes, la force et la beauté. Comment des enfants, enfermés dans des classes empestées (toute classe est empestée), sans nul exercice prolongé, sans s'inspirer du grand air, du jeu, du plaisir, pourraient-ils être forts, être contents, être beaux? La noblesse s'exerçait à la guerre, les enfants riches étudiaient peu et s'amusaient beaucoup. L'homme et la femme sont nés évidemment pour vivre au grand air. Nous n'avons plus de force et de beauté que dans l'armée et chez les paysans, les maçons, etc. Croit-on que ce système d'affaiblissement soit bon pour la pensée? Le complet développement de l'âme et de l'esprit est lié à celui du corps, puisqu'ils sont unis. On voit passer dans Paris des clercs et des maçons : le clerc marche presque courbé, avec un vieil habit râpé, le visage jeune, mais pâle, une barbe tardive, un air triste et malsain. Mais le jeune maçon marche appuyé sur des reins fermes et souples; l'habitude des exercices du corps l'a bien placé sur la terre; il porte bien sa taille et sa tête. Lui seul nous reste des jeux olympiques. Il s'avance gaiement et légèrement; sa poitrine ouverte lui fait jouir de l'air et de la vie. Dès l'âge de quatorze ou quinze ans il a aimé, il a conçu; il est vêtu d'une blouse très-propre, que sa jeune femme ou sa maîtresse ont lavée et repassée avec soin. Il aura des fils semblables à lui, mais la petite bourgeoise, pauvre, renfermée et étique, lui préférera toujours le clerc malade, par cette loi du rayon dont on nous a expliqué l'empire, car le clerc a l'esprit développé, il pérore, il lit des romans; mais ne peut-on rendre à l'homme la force avec l'es-

(1) Voir la note à la fin du volume.

prit, et doit-on s'enlaidir de plus en plus dans les colléges et les bureaux, les boutiques et les villes?

Enfin, nos capitales en Angleterre, en France, en Allemagne, atteignent des proportions gigantesques et dangereuses qui produisent des vices, des misères et des maladies innombrables. Les chemins de fer tendent encore à augmenter la population des villes au détriment des campagnes; mais on dit que ce mouvement finira par un retour vers les campagnes, comme c'est l'effet de tout mouvement forcé de ramener son contraire.

Nous espérons ce résultat des chemins de fer. La France est surtout agricole, et c'est par l'agriculture que l'homme trouve le mieux la richesse, la santé et le bonheur. Mais le commerce aussi ramène à l'agriculture et la favorise.

Nous ne voyons aucun progrès en Afrique, excepté au cap de Bonne-Espérance et en Algérie, mais quels faibles points sur un si vaste continent!

CHAPITRE IX

LA CIVILISATION.

La civilisation est suivie toujours de quelques nouveaux maux. Les nombreuses populations qu'elle amène inspirent toujours la pitié; comme ces populations n'ont ni bien-être d'abord, ni élévation morale, on regrette les forêts qu'elles défrichent, les arbres qu'elles abattent. Ces profondes solitudes de la Germanie, ces sapins, ces chênes, étaient moins tristes que des peuples pauvres, en butte à la faim, au froid, à la souffrance.

L'important pour l'homme n'est pas de vivre, a dit madame de Staël, mais de vivre noble et heureux. La cause seconde, la nature, imprime partout la vie, l'action, mais l'homme regrette de voir naître l'homme si facilement, sans nulle prudence, ni nul avenir. Nos pères, dans leurs grands domaines, naissaient maîtres et serfs, chacun était nourri, abrité. Avec la liberté, l'ouvrier naît à l'aventure; il prospère s'il peut, ou meurt à la peine. Ce dur sort est nouveau

dans son excès; il nous vient de l'Angleterre, et l'Angleterre nous donne aussi les machines.

La France cherche les doctrines qui adouciront le sort des peuples en croissance. La Grèce comptait une population comme celle aujourd'hui de Londres seulement. Les Romains, en Italie, avaient trente ou quarante millions de sujets, mais l'Europe compte près de deux-cent cinquante millions d'habitants, que le commerce augmente d'une façon très-dangereuse. Comment nous sauver des maux ou le progrès même nous conduit?

CHAPITRE X

RÉPONSE DE PLATON.

Sans doute, ici Platon pourra dire (de cet autre monde où il pense et jouit) · — Mais les maux dont vous parlez viennent des hommes et de la matière. On doit les corriger. Pourquoi suivre l'Angleterre, cette maison de banque qui fait ce qu'elle peut? Vous manquez de bras pour la terre, pourquoi tant d'ouvriers renfermés? La vanité et la toilette vous perdent. Vos maladies, vos souffrances, viennent de ce que votre jeunesse n'est pas exercée comme Dieu le veut, ni mariée à dix-huit ans. Faites de nombreuses familles d'agriculteurs, non incultes, mais aimables comme nos Athéniens, fuyez vos capitales périlleuses. Nous n'avons jamais en Grèce rien connu de pareil, trouvez quelques adoucissements pour l'ouvrier qui ne soit ni le vin ni la toilette Mais vos ouvriers sont plus heureux, plus sains, plus robustes que vos bourgeois. Vous réclamez pour le peuple, mais moi je ne plains que vos bourgeois, et surtout, surtout, les enfants riches enfermés dans des écoles à étudier ma langue dont ils ne savent jamais un mot. O homme vous accusez Dieu, n'accusez que nous-mêmes. —

Fasse le ciel qu'on se règle sur la sagesse grecque, mais le mal, venu de l'homme, n'en existe pas moins. On entretient dix mille jeunes filles dans les villes des Etats-Unis pour le

travail des crinolines. Ne pourrait-on en faire des mères de famille dans les grandes cultures de l'ouest; et les femmes en Europe cesseraient de rendre leur toilette monstrueuse et ridicule?

Le mal du passé a été subi. Eh! n'avons-nous pas souffert par les institutions mêmes?

CHAPITRE XI

L'ASCÉTISME.

Les modernes n'établirent-ils pas une religion qui, au bien qu'elle produisit, mêla des tourments, ajoutés à ceux du climat et de la misère? Ils instituèrent un Dieu cruel, qui avait créé l'homme pour le tourmenter, car les chrétiens furent d'abord presque jansénistes.

Moïse, errant durant vingt ans dans les déserts de l'Arabie, entrevit, dans sa solitude, le Dieu d'Abraham et de Jacob. Libérateur des siens, il proclama, au sein des orages du Sinaï, ce Dieu éternel, et, sur la terre, rémunérateur et vengeur.

Plus tard, et avant Jésus-Christ, un mouvement très-vif d'ascétisme se déclara. Les Esséniens admirèrent la chasteté. Le Christ, en promettant l'immortalité, prêcha les vertus de la famille, mais on força quelques paroles de lui.

On établit la chasteté, les couvents, des devoirs faux et impossibles, toutes les folies, en un mot, qu'avaient ignorées les Hébreux et qui déshonorèrent bientôt le culte nouveau, Jésus-Christ avait dit : *Je ne viens pas renverser la loi ni les prophètes, mais les accomplir*. En introduisant de nouvelles mœurs, si opposées à la loi juive et aux prophètes, on s'écarta donc du Christ.

Buffon remarque que les sauvages aiment tous, dans les différents lieux du monde, à défigurer dans leurs mains, la nature humaine. Ainsi, les uns applatissent le front de leurs enfants naissants, d'autres leur allongent les oreilles, d'autres encore retroussent leur nez, et des peuples civilisés, même, brisent le pied des femmes. Partout l'homme, par

un caprice inexplicable, aime à exagérer et gâter quelque côté de sa personne.

Ces mots, quand je les ai lus, m'ont ouvert un nouvel horizon, j'ai compris mieux le genre humain; j'ai vu son erreur éternelle continuée au sein de la civilisation. Eh! si le monde moderne s'est jeté dans une austérité outrée, si l'on s'est écarté sur ce point des mœurs des Hébreux, c'est par la même loi que le sauvage contourne la tête de son enfant. Nous faisons tous la même chose que lui.

Pourquoi Dieu nous a-t-il donné ce travers? Nous ne le savons pas.

Il n'était pas étonnant que, poussés par un besoin insurmontable aux hommes bien organisés, ils aspirassent à une chasteté impossible. Là, le succès de quelques individus donna aux autres le vain espoir de vaincre la nature. La fleur du genre humain périt à la peine. On imaginait par là plaire à Dieu, dont l'œuvre pourtant prouvait assez le contraire. Le caractère du sauvage, qui gâte la création, parut surtout ici, on fut sauvage par toute la terre, on l'est encore, et les plus hautes lumières, le lent travail des siècles, n'ont pas encore délivré l'homme, en Europe et en Asie, de ses penchants dénaturés.

Dans des climats rigoureux, au sein des forêts et des marais à défricher, les moines semblaient utiles, les familles de laboureurs l'étaient bien davantage.

La société barbare s'imposa toutes sortes de tourments; la destinée de cette société grossière suivit son cours comme un torrent.

CHAPITRE XII

RÉPONSE À LA QUESTION DU BIEN ET DU MAL.

Et cependant[1] la réponse à la question du bien et du mal allait venir précisément du dernier mal qui semblait mettre le comble aux autres.

La religion avait accablé l'homme de ses rigueurs. Le

Christ avait été peu compris. Il le fut mieux à la longue; et alors s'ouvrit une science divine! Fait immense! Cette religion, qui d'abord imposa tant de douleur, qui prêchait la bonté sans la pratiquer, devint enfin, devint quoi? Qui s'y fut attendu? Elle devint la *lumière intérieure de l'âme* et fut la réponse à la question du bien et du mal. Par elle, une science est née qui est celle des rapports de l'homme avec le ciel, et qui maintient la question du bien et du mal au rang de *mystère*, où l'on a dû toujours la ranger. L'homme est entré dans de nouvelles régions, entrevues par les Grecs, atteintes par les Indiens, trouvées et obscurcies d'abord par les catholiques, mais enfin dégagées de leurs erreurs et restées riches de leur exaltation. Comme les découvertes spirituelles marchèrent longtemps de front avec les superstitions, la science fut d'abord entachée des erreurs où elle naquit. De plus en plus elle s'en dégage; de plus en plus Dieu s'offre plus juste et plus harmonieux. Les modernes, en cherchant Dieu, s'en entretenant avec lui, ne trouvèrent pes seulement le Dieu sublime des Indiens, le Dieu intellectuel de Platon, mais ils trouvèrent ce Dieu sensible au cœur, ce Dieu tendre, présenté par Jérémie. On pleura devant lui. On se sentit soulagé par lui. On s'était créé des maux imaginaires; le secours ne le fut point, et l'homme, dégagé de ses erreurs, en sortit avec la connaissance profonde de son maître et de son consolateur. Les hommes, dans une voie plus vraie, eussent-ils trouvé de même ce consolateur? Nous le croyons. Nous croyons qu'assez de maux l'ont entouré en Occident et dans la barbarie pour qu'il se fût souvent tourné vers la source de toute force et de toute espérance; tant de fausses douleurs durent même égarer souvent la recherche; mais enfin elle arriva à un résultat lumineux et sublime.

Les classes moyennes, chez les modernes, nous l'avons remarqué, ont beaucoup à souffrir. Les seigneurs et les paysans échappent mieux à la douleur. Les enfants des classes moyennes sont toujours contraints à des études pénibles, ils passent sans amour leurs belles années; leur âge viril s'écoule dans des villes, dans des rues étroites, des maisons malsaines. Nous voyons les penseurs dans cette classe com-

mencer par se plaindre; ils se plaignent jusqu'à ce qu'ils aient secoué en partie les préjugés et atteint de loin encore à une philosophie pieuse qu'ils ne font qu'entrevoir et qui aura encore longtemps besoin d'être raffermie. Cette philosophie pieuse doit briller enfin comme le soleil. Elle est le foyer où les cœurs et les esprits vont se retremper, et où ils commencent déjà à s'entendre.

CHAPITRE XIII

L'AMOUR DIVIN DE PLATON.

Platon, comme Pythagore, et d'après les Indiens peut-être, a mis les hommes dans les voies de l'amour divin. Avant les catholiques il a traité la question de l'amour. L'amour conduit à Dieu, qui est le bien et la beauté suprême, car il dit qu'il faut passer de la beauté physique à la beauté de l'âme, puis à la beauté dans les actions, dans les lois, et voir enfin que la beauté morale est partout de la même nature.

Alors, on apprendra à regarder la beauté physique comme peu de chose. On arrivera à la beauté des sciences, et, lancé sur l'Océan de la beauté, et tout entier à ce spectacle, on atteindra les pensées et les discours les plus sublimes de la philosophie; jusqu'à ce que, grandi et affermi dans ces régions supérieures, on n'aperçoive plus qu'une science, celle du beau.

Celui qui, dans les mystères de l'amour, s'est avancé jusqu'à ce point par une contemplation progressive et bien conduite, parvenu au dernier degré de l'initiation, verra tout à coup apparaître à ses regards une beauté merveilleuse qui est la fin de tous ses travaux précédents; beauté éternelle, non engendrée et non périssable, exempte de décadence comme d'accroissement, qui n'est point belle dans telle partie et laide dans telle autre, dans un temps, dans un lieu, qui n'a point de forme sensible, qui n'est pas non plus telle pensée, ni telle science particulière, mais qui est iden-

tique et invariable par elle-même; de laquelle toutes les autres beautés participent, de manière cependant que leur naissance ou leur destruction ne lui apportent ni diminution, ni accroissement, ni le moindre changement.

Quand de ces beautés inférieures on s'est élevé jusqu'à la beauté parfaite et qu'on commence à l'entrevoir, on n'est pas loin du but de l'amour. La connaissance par excellence n'a d'autre objet que le beau lui-même, tel qu'il est en soi. Et avec un langage religieux, Platon ajoute : « Oh! ce qui peut donner du prix à cette vie, c'est le spectacle de la beauté éternelle! Auprès d'un tel spectacle, que seraient l'or, la parure, et la beauté mortelle? Quelle destinée que celle d'un mortel auquel il serait donné de contempler le beau sans mélange, dans sa pureté et simplicité, non plus revêtu de chairs et de couleurs humaines, ni de tous ces vains agréments condamnés à périr; auquel il serait donné de voir face à face, sous sa forme unique, la beauté divine? Et n'est-ce pas seulement en contemplant la beauté éternelle avec le seul organe par lequel elle soit visible, que ce mortel pourra produire, non des images de vertus, parce que ce n'est pas à des images qu'il s'attache, mais des vertus réelles parce que c'est la vérité seule qu'il aime? Or, c'est celui qui trouve et nourrit la vraie vertu qui est chéri de Dieu; c'est à lui, plus qu'à tout autre homme, qu'il appartient d'être immortel. » Et ici il ramène l'amour victorieusement : « Pour atteindre un si grand bien l'amour est l'auxiliaire le plus puissant. Aussi, je prétends que tout homme doit honorer l'amour, et pour moi je rends hommage à tout ce qu s'y rapporte, je m'y adonne d'un zèle particulier, je le recommande à autrui et je le loue ainsi à l'instant. »

Ne voilà-t-il pas les plus belles paroles du monde? Je prie le lecteur de s'y arrêter.

CHAPITRE XIV

AMOUR DIVIN DES MODERNES.

Les catholiques ont vu dans Dieu une qualité dont Platon n'a parlé que vaguement, et que nous avons déjà signalée,

c'est la *sainteté*. Cette qualité a fait de l'amour un *saint amour*.

Le *saint amour*, l'amour divin, est la découverte d'une vérité. *Il est réel si on le sent*. Et c'est la réponse à la question du bien et du mal. *Je pense, donc j'existe. J'aime Dieu, donc cet amour existe*. Qui a donné l'amour? la nature. Dieu. Le sentez-vous? Dans la jeunesse, Dieu veut qu'on emploie cet amour à ses fins, mais à tout moment Dieu rappelle cet amour à lui. L'homme sans Dieu s'ennuie, avec Dieu il s'élève, étudie la nature, voit les généralités. Les hommes qui se tuent par ennui, pour le spleen, sont tristement privés de l'amour de Dieu.

Sans Dieu, où pourrait-on rattacher la sensibilité humaine? Sans lui, comment expliquer la création. Ici, rappelons-nous notre épigraphe :

« Quant à Démocrite et Épicure, tant qu'ils se contentèrent de vanter leurs atomes, dit Bacon, on les laissa dire, et jusque-là quelques esprits des plus pénétrants les supportèrent; mais dès qu'ils prétendirent expliquer la formation de l'univers, par le seul concours des atomes, sans qu'un esprit y eût la moindre part, ils eurent pour réponse un rire universel. »

Délivrés des erreurs du passé, gardons-nous donc, en revenant à la nature, de perdre l'amour de Dieu, car qu'est-ce que la nature sans cet amour? Et qu'opposer alors à la question du bien et du mal? Unir la nature à l'amour de Dieu est, au contraire, le chef-d'œuvre de la religion. C'est ce que font les protestants, mais comme le protestantisme est né dans les pays froids, il s'est ressenti du climat. Le protestantisme de l'Italie ne sera pas celui de l'Angleterre. Supposons un Italien devenu protestant, ne sera-t-il pas comme un nouveau Pascal délivré de Port-Royal? Ne sera-t-il pas enivré de même du christianisme et d'un dévouement sublime? Ne se pénétrera-t-il pas de même de cette tragédie? Ne sentira-t-il pas combien l'amour de Dieu est profond? Il éprouvera que les délices mortelles qu'on avait proscrites conduisent précisément à l'amour de Dieu. C'est là, dans ce qu'Aristote trouvait le chef-d'œuvre de la nature, que l'homme

pieux sent le mieux la divinité. Les chrétiens, en faisant de l'amour un sacrement, eussent indiqué cela, si leurs cloîtres n'avaient pas été au rebours. L'amour est sacré, Platon le nommait (on ne saurait trop le rappeler) une entremise des dieux envers la jeunesse. Devant l'amour divin, la question du bien et du mal n'est plus qu'un mystère. Elle reste incompréhensible, mais Dieu est prouvé, est adoré, et n'est plus accusé.

Remarquons pourtant que si Jésus-Christ a inspiré les contemplateurs et les mystiques, il parle toujours avec simplicité et s'adresse à la foule. Mais le sacrifice qu'il faisait de sa vie devait conduire les siens à l'exaltation.

Devons-nous attribuer au Christ certains mots barbares, certaines contradictions, ou ne sont-ce point des altérations produites par l'ignorance ou par le temps?

Les Perses, en s'emparant de la Judée, y apportèrent les idées de leur pays. Quand le principe du mal chez les Perses, Ahriman, serait revenu à Dieu, le feu devait dévorer l'univers visible, qui deviendrait le séjour de la lumière et de la félicité (1). La Judée conquise et inondée de soldats étrangers adopta les doctrines de l'Orient, de la Chaldée, de la Perse; Voltaire remarque que les Juifs n'ont donné des noms à leurs anges qu'après la captivité, et des noms chaldéens; le baptême aussi passa dans leur foi; les prophètes parlèrent dans ce sens; saint Jean-Baptiste annonça la vie à venir, et ne voyons-nous pas des mages, *conduits par une étoile*, venir adorer le Christ au berceau?

Si Jésus-Christ adopta ces idées, on reste étonné de ce qu'il innova et enseigna qu'on ne trouve nulle part. Jérémie est le seul qui ait eu quelques accents de sa tendresse, mais quand on regarde ce qui existait autour du Christ, quand on relit les prophètes avant lui, on reste émerveillé de son langage simple et pratique. Rien de fantastique, d'énigmatique, point de ces images qui choquent chez les prophètes, mais

(1) *L'étincelante armée des cieux* devait inspirer l'Orient, et pourtant, c'est à travers les brouillards de l'Angleterre que cette armée fut le mieux observée par Herschell, avec ses instruments et dans son village de Sough!

la clarté, la douceur; un sentiment de l'immortalité, nourri dans la prière et dans la solitude du désert, et nouveau par sa profondeur, son calme, son charme Le discours sur la montagne, qu'est-il que de la morale? Se réconcilier avec son frère; ne pas faire de serment, mais dire *oui* ou *non* simplement; si l'on est frappé à la joue, présenter l'autre joue, et aller au-delà des demandes qui nous sont adressées; une prière pour obtenir le regne de Dieu; l'aumône et le jeûne cachés; l'exemple des lys des champs pour chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice, en attendant le reste pardessus; il sera beaucoup demandé à qui a beaucoup reçu; tu vois une paille dans l'œil de ton frère et tu ne vois pas une poutre dans le tien; ne donnez pas les choses saintes aux chiens; demandez et l'on vous donnera; tels sont les préceptes du *discours sur la montagne*, qui font qu'on a bâti sa maison sur le roc.

Les autres principes, les paroles sont dans le même esprit : l'action de chaque jour, la bonté, l'indulgence, la charité · Je veux miséricorde et non pas sacrifice. — Mon joug est aisé et mon fardeau léger. — Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat. — On est pardonné pour mal parler du Fils. — Voici ma mère et mes frères (ceux qui l'entourent). — Le royaume de Dieu est pour les petits enfants et ceux qui leur ressemblent. — Il est venu non pour juger les hommes, mais pour les sauver.

La plupart des paraboles sont conformes à ces préceptes : l'enfant prodigue; le pharisien et le péager qui prient; le pharisien et le samaritain, pour montrer le prochain qu'on doit aimer comme soi-même, et la femme adultère.

Les détails avant la Passion sont pour l'union des hommes et une céleste paix : Vous êtes d'ici-bas, et moi je suis d'en-haut. — Le bon berger donne sa vie pour ses brebis. — Quiconque voudra être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur. — Buvez tous de la coupe, mais on peut n'y pas croire. — Il leur lave les pieds pour exemple. — Surtout ils doivent s'aimer les uns les autres. — Quand il sera parti, le Consolateur, l'Esprit de vérité, l'Esprit saint viendra — Je vous donne ma paix. — Personne n'a un si grand amour

que celui qui donne sa vie pour ses amis. — Prenez courage, j'ai vaincu le monde. — Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. — Voici ta mère, voici ton fils. — Ces trente discours sont ce que l'action a entendu de plus doux, de plus désintéressé, de plus pathétique, de plus tendre sur la terre. La mort et la douleur, la Passion couronnent dignement des paroles si touchantes (1). Aussi nulle émotion n'a été si vive! Il s'est trouvé enfin l'Italie, l'Italie! et l'Eglise de Rome, dont les chants et les cérémonies admirables célébrèrent ces faits, qui se sont ainsi emparé de l'imagination des peuples. Mais l'Eglise a fini par oublier le principe sacré *d'aimer Dieu de toute son âme et son prochain comme soi-même*. Elle a torturé et tué son prochain, auquel le Christ permettait de parler mal du Fils et de ne pas croire à la coupe. Elle a fait enfin qu'on a cherché le vrai Christ, et qu'on y est retourné de toute part, étonné et attendri, et l'Eglise n'a plus rien de belle que dans ses chants et ses cérémonies.

« Nous avons recueilli les lumières de nos pères, dit Denys l'aréopagite, sous le déguisement de religieux symboles, comme le veut notre condition présente; car dans sa tendresse pour l'humanité, la tradition sacerdotale, aussi bien que les divins oracles, cache ce qui est intelligible sous ce qui est matériel, et ce qui surpasse tous les êtres sous le voile de ces êtres mêmes, elle donne forme et figure à ce qui n'a ni forme ni figure, et par la variété et la matérialité de ces emblèmes, elle rend multiple et composé ce qui est simple et incorporel. »

M. Coquerel a fait un livre : l'*Orthodoxie moderne*. Il y dit : « L'orthodoxie n'est pas une religion; c'est une théorie. — On est chrétien ou l'on ne l'est pas, mais on n'est point hérétique : le mot hérésie, selon le pur christianisme, n'a aucun sens. — Tout christianisme sincère est orthodoxe. »

M. Coquerel place l'orthodoxie dans la *moyenne*.

Quelques hommes semblent faits pour ces questions. Les

(1) Nous prions le lecteur de chercher *la Nouvelle concorde des quatre Evangélistes*.

âmes sensibles, les esprits à vues universelles, les imaginations exaltées font des découvertes que ne font point les autres. Mais il est arrivé que les hommes les moins organisés pour s'occuper de Dieu, y ont été conduits par leur gravité seule. Ainsi, les savants, presque toujours privés du feu sacré, ont matérialisé ce qui était divin. Voudra-t-on nous l'accorder? Les héros, les poëtes, les amants, sont les meilleurs révélateurs. Et, comme exaltation et tendresse, les athées ont toujours été au dernier rang des mortels.

Le danger vient des doctrines sur l'égalité des esprits. Le genre humain est-il donc composé d'intelligences libres qui pensent? Non pas. Mais les hommes sont soumis par le ciel même à quelques chefs qu'il envoie. Le genre humain suit la loi des troupeaux; il en a le goût de la foule, de la joie, de l'association. Sans examen, sans murmure, il acceptera tous les jougs, les lois les plus étranges. Ah! restons fidèles à celles reconnues dès l'origine par tout le genre humain, à la Chine, aux Indes, à Rome, en Judée. Les choses divines, dit Denys l'Aréopagite, sont révélées et données en spectacle à chaque intelligence selon sa force propre. Saint Ephrem, qui savait trouver Dieu et s'écriait : *Mon Dieu, je meurs si vous ne modérez ma joie*, saint Ephrem commença la suite de ces révélateurs qui, depuis le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, établirent un ordre de sentiments, éclairés désormais de plus de lumières, et aussi certains qu'ils sont sacrés.

Pascal, dans les souffrances déplorables de l'ascétisme, sut se faire un bonheur avec Dieu seul. Il nous est un révélateur sublime. Aujourd'hui, un homme éclairé pourrait prendre de Pascal l'amour de Dieu, en le dégageant des tourments.

Rousseau suivit Pascal, en supposant à l'homme, à l'aspect de l'univers, un secret frémissement. Les jansénistes enseignaient cette épouvante à cause de la rédemption. Mais il n'en est pas ainsi : l'homme d'abord est enfant, il est charmé, tout l'attire et l'amuse; jeune, il est passionné et subjugué. La vie l'occupe. Ce n'est qu'après trente ans qu'il commence à regarder autour de lui, et dès qu'il cherche, il extravague un peu. La *Profession de foi du Vicaire savoyard*, le plus

fort et le plus bel écrit peut-être des temps modernes, effaçait les erreurs de Locke, de Leibnitz, de Spinoza, de Diderot, qui appelait Voltaire un cagot. Voltaire lui-même juge que c'est le meilleur écrit de Rousseau. Madame de Staël et son père marcheront selon ce divin enseignement. Mais il est un écrivain doué du ciel, venu du ciel, dont les sentiments, les talents, le style, le goût, l'imagination sont également vastes, religieux, sublimes, qui rappelle Platon et Pascal, et qui sait, en dehors de toute forme et planant dans l'air pur, rapporter sa tendresse et ses larmes à leur auteur. Cet homme fin, exquis, c'est Bernardin de Saint-Pierre.

Platon et Pascal, Bernardin de Saint-Pierre et Rousseau sont frères; Pascal torturé, égaré, Platon et les deux autres libres et dans un plein essor, inspirés par l'éclat du jour, la beauté des rivages, l'un plus fier, plus ferme, plus heureux, les autres plus passionnés et plus tendres. Les personnes religieuses ne doivent-elles pas s'inspirer sans cesse de ces quatre écrivains?

CHAPITRE XV

LA GRACE.

La loi, dit saint Jean Baptiste, a été donnée par Moïse, et la grâce par Jésus-Christ. Luther tenait beaucoup à la grâce.

L'*Imitation de Jésus-Christ* donne un parallèle de la nature et de la grâce; nous en choisirons plusieurs passages.

La nature, dit-elle, meurt à regret, sans vouloir être ni gênée, ni domptée, ni abaissée, ni soumise au joug; la grâce, au contraire, inspire la mortification, résiste à la mollesse, évite de dominer, aime la discipline, le triomphe de soi-même, comme l'humble soumission à toutes sortes de personnes et pour l'amour de Dieu.

La nature méprise la grossièreté, aspire à la délicatesse, examine quel avantage elle peut tirer des autres; elle veut le gain, la richesse, reçoit, dans son avidité, plus qu'elle ne

donne, aime les créatures pour la vanité, ne fait rien gratuitement, se glorifie de la naissance, de la parenté, flatte les grands, applaudit à ses pareils; mais la grâce se plaît aux choses simples et abjectes, ne refuse pas de porter les habits les plus usés, se réjouit de supporter des opprobres pour le nom de Jésus, ne compte que les biens éternels, se prive, dans sa charité, de ce qu'elle possède, ne veut rien en propre, se contente de peu, et juge qu'*il est plus heureux de donner que de recevoir*. Elle renonce aux créatures, fuit le monde, rougit de paraître en public, et au lieu des biens visibles, ne désire que le souverain bien. Sans s'enorgueillir du nombre de ses amis, elle aime jusqu'à ses ennemis; elle ne fait cas ni du rang, ni de la naissance; elle favorise le pauvre plutôt que le riche, s'intéresse plus à l'homme innocent qu'à l'homme puissant; et dévouée à l'utilité de tous, elle renvoie à Dieu seul l'honneur et la gloire.

La nature veut savoir les secrets, les nouvelles : la grâce connaît la corruption du vieil homme, ne voit rien de nouveau sur la terre, et, lumière surnaturelle, don spécial du ciel, gage de la béatitude, elle nous initie à la vie spirituelle et réforme l'homme intérieur sur l'image de Dieu. -

Pascal, qui va toujours aux extrêmes, dit que ce qu'il y a d'infirme en l'homme appartient à la nature, et ce qu'il y a de puissant à la grâce.

CHAPITRE XVI

SIMPLICITÉ, AFFLICTION SALUTAIRE.

Dans les écrits catholiques, nous ne pouvons choisir que peu de passages, car ces ouvrages, engagés toujours dans des voies ascétiques et fausses, parlent sans cesse des vœux monastiques et des cellules. Chaque belle page est payée par des erreurs dangereuses. Nous prendrons ici quelques parties de l'*Imitation*. Bacon, sans mélange de superstition, vante la charité; il la nomme un parfum qui, mêlé avec la science, la

tempère et la rend profitable. « Si les talents sont séparés de la charité, dit-il, et ne sont pas dirigés vers le bien commun du genre humain, ils produiront plutôt une vaine gloire que des biens solides. » Il cite ces élus, qui refusaient la béatitude si leurs frères en *étaient privés*.

Il faut détacher notre cœur de l'amour des choses visibles, pour nous occuper des invisibles, ce qui était aussi la maxime du *Phédon*.

Tout homme désire naturellement de savoir; mais à quoi sert la science sans la crainte de Dieu? Un humble paysan qui sert Dieu, vaut mieux qu'un philosophe superbe qui s'oublie lui-même pour considérer le cours des astres.

Bacon, pourtant, estimait Thalès d'être tombé par terre en regardant les astres, et Thalès trouvait qu'une vie consacrée à les contempler était bien remplie. Mais Dieu était derrière.

Quand je connaîtrais toutes les choses qui sont dans le monde sans avoir la charité, de quel secours me serait ma science devant Dieu?

Plus vous saurez, plus vous serez juge avec rigueur si vous n'avez vécu plus saintement. Loin de vous enorgueillir de votre habileté ou de votre science, que votre savoir soit plutôt pour vous un sujet de crainte. Songez que vous ignorez bien plus de choses que vous n'en savez. Jésus-Christ dit : A celui qui a reçu beaucoup, il sera beaucoup demandé.

La science la plus sublime, la leçon la plus utile, c'est le mépris de soi-même. Nous sommes tous fragiles; mais vous devez croire que personne n'est plus fragile que vous.

O mon Dieu! unissez-moi à vous par une éternelle charité! Je m'ennuie souvent de tant lire et de tant étudier; c'est en vous que se trouve ce que je veux, ce que je désire. Que les docteurs se taisent, que les créatures gardent le silence devant vous; parlez-moi vous seul.

Plus on est recueilli et simple de cœur, plus on a de facilité à comprendre beaucoup de choses, même les plus élevées.

Platon, pour concevoir Dieu, en appelle toujours aux esprits et à l'amour le plus noble, il demande des natures d'élite, et dit que la foule n'est pas propre à la philosophie.

Mais Jésus convie tous les cœurs par un sentiment simple, car le sentiment simple est aussi fréquent qu'est rare l'esprit. Les femmes, les mères, dans les classes hautes et basses, se rapprochent de Dieu par le sentiment, par l'amour. Voilà la *religion intérieure*, souffrir avec courage, avec joie même, mêler l'allégresse à l'affection ; quelque chose de plus heureux, de plus intime, de plus suave que jamais.

L'homme pieux règle d'abord ses actions au-dedans de lui-même, et les assujettit aux lois de la raison.

Gardons-nous de croire tout ce qu'on nous dit et tout ce qui nous passe par la tête ; mais pesons chaque chose selon Dieu, avec prudence et loisir. Hélas ! souvent nous croyons et nous disons des autres plus facilement le mal que le bien ; tant nous sommes faibles ! Mais les gens parfaits savent comme la parole s'égare !

N'ayez point honte de servir les autres pour l'amour de Jésus-Christ, et de paraître pauvre dans ce monde. Ne vous appuyez point sur vous-même, mais mettez votre espérance en Dieu. *Faites ce qui est en vous, et Dieu aidera votre bonne volonté*. Ne comptez ni sur votre science, ni sur l'adresse d'aucun homme ; mais comptez plutôt sur la grâce de Dieu, qui aidera les humbles.

La société moderne, plus chargée que l'ancienne, se fait une morale plus intime. Ces mots : *Faites ce qui est en vous, et Dieu aidera votre bonne volonté*, en sont la base. En effet, une société pressée, entassée dans des pays rigoureux, laisse aux individus peu de ressources ; qu'ils se tourmentent, qu'ils fassent beaucoup ou peu, ils obtiendront peu de résultat. Le mieux est de patienter, de se soumettre, de se fier au sort, au destin qui est celui où Dieu a remis l'homme. Tout ce qui nous environne est mystère, nous vivons au milieu des mystères, nous ne savons d'où nous venons.

On peut éloigner ces idées sous un beau ciel, dans la joie, mais le froid, la pluie, la tristesse les ramène, on s'interroge sur tant de besoins. Les questions éternelles servent à calmer et soumettre l'homme agité. Il s'abandonne à Dieu et retrouve la paix.

Ne tirez point vanité de votre beauté, que le moindre mal

et que le temps rapide altère et flétrit. Ne vous croyez pas meilleur que les autres, de peur d'être pire aux yeux de Dieu, qui connaît l'intérieur de l'homme. Ne vous enorgueillissez pas de vos bonnes œuvres, car les jugements de Dieu sont différents de ceux des hommes, et souvent ce qui leur plaît lui déplaît. Une paix continuelle accompagne l'humilité.

Plusieurs vivent dans l'obéissance, plutôt par nécessité que par un principe de charité; aussi ont-ils leurs peines et s'abandonnent-ils aisément au murmure, et jamais ils n'acquerront la liberté d'esprit s'ils ne se soumettent de tout leur cœur pour l'amour de Dieu. Courez d'un côté ou d'un autre; vous ne trouverez de repos que dans l'amour de Dieu.

Pourquoi aimons nous tant à causer, puisque rarement nous sommes rendus à nous-mêmes sans avoir blessé notre conscience? Ce qui nous fait trouver ces conversations si agréables, c'est qu'elles nous soulagent de nos ennuis. Mais, hélas! c'est souvent en vain, car cette consolation extérieure nous fait perdre beaucoup des consolations intérieures et divines. Il faut donc, veiller et prier, afin que le temps ne se consume pas en choses vaines. Parlez des choses spirituelles, avec des personnes qu'un même esprit que vous unisse en Dieu.

Si nous tâchions, comme des gens de cœur, de rester fermes dans le combat, nous verrions le secours du Seigneur descendre du ciel sur nous; car il aide ceux qui, en combattant, espèrent tout de sa grâce, puisque c'est lui qui nous donne des occasions de combattre pour nous faire vaincre. Si nous ne faisons consister notre piété qu'en certaines observances extérieures, notre dévotion finira bientôt. Mais mettons la cognée à la racine de l'arbre, afin de jouir de la paix de l'âme.

Il en coûte de quitter ses habitudes, et surtout d'aller contre sa volonté; mais si vous ne surmontez pas les petites et légères difficultés, quand saurez-vous surmonter les plus grandes? Résistez dès le commencement.

Il nous est avantageux d'avoir quelquefois des peines et des traverses; elles rappellent l'homme à son propre cœur, pour lui faire connaître qu'il est dans un lieu d'exil, et qu'il

Un homme agité et flottant souvent entre la crainte et l'espérance, étant un jour prosterné pour prier dans une église et devant un autel, accablé de douleur, il disait en lui-même : — Oh! si je savais que je dusse persévérer! — Aussitôt il entendit intérieurement cette divine réponse : — Si vous le saviez, que feriez-vous? Hé bien! faites maintenant ce que vous voudriez faire alors, et vous serez en pleine sûreté. — Fortifié et consolé, cet homme s'abandonna à la volonté de Dieu, ses agitations cessèrent, sans s'inquiéter de l'avenir, il s'appliqua mieux à connaître le bien et la volonté de *Dieu* pour s'y conformer.

O! si vous n'aviez rien à faire qu'à chanter les louanges de Dieu! O! si sans nul besoin de la terre, vous pouviez ne suivre que les exercices spirituels!

Quand l'homme ne cherche plus son bonheur dans aucune créature, alors il commence à goûter Dieu parfaitement. Alors il sera satisfait de ce qui arrive, sans se réjouir d'avoir beaucoup, ni s'affliger d'avoir peu, il s'abandonnera avec une entière confiance à Dieu, qui lui tiendra lieu de tout en toutes choses, Dieu, pour qui rien ne périt, pour qui tout est vivant, auquel tout obéit!

CHAPITRE XVII

LA PAIX, LA JOIE DE L'AME.

Si le Royaume de Dieu est dans nous-mêmes, comme dit l'Evangile, livrons-nous aux choses *intérieures* et nous verrons le Royaume de Dieu venir en nous. Car le Royaume de Dieu est la paix et la joie que donne le Saint-Esprit. La gloire et la beauté que Dieu cherche est au dedans, dit David. Dieu visite souvent l'homme *intérieur*, il s'entretient doucement avec lui, il le remplit de consolations agréables, il le met dans une paix profonde, il le traite avec une familiarité surprenante.

Vous n'avez pas ici de demeure permanente. Que cherchez-vous autour de vous puisque ce n'est pas ici le lieu de

votre repos? Votre demeure doit être dans le ciel, le reste n'est qu'en passant. Si vous ne savez vous élever à la contemplation des choses célestes, arrêtez-vous à la passion de Jésus-Christ. Vous vous sentirez très-fort dans l'affliction, et vous ne vous soucierez guère du mépris des hommes. Si vous étiez une fois bien entré dans le cœur de Jésus, et que vous eussiez un peu goûté de son ardent amour, vous vous réjouiriez des ennuis et des mépris où vous pourriez tomber. Celui qui aime Jésus et la vérité, qui est réellement *intérieur* et dégagé de toute affection déréglée, peut librement se tourner vers Dieu, s'élever en esprit au-dessus de soi-même, et trouver son repos dans cette jouissance.

Celui qui apprécie les choses selon ce qu'elles sont, et non d'après ce qu'on en pense ou ce qu'on en dit, est vraiment sage et reçoit de Dieu la meilleure instruction. Celui qui sait marcher dans les voies *intérieures*, et faire peu de cas des objets extérieurs, ne cherche point les lieux et n'attend pas les temps pour se livrer aux exercices de piété; il est promptement recueilli, il se plie aux choses comme elles se présentent, car l'homme ne trouve d'embarras et de distractions qu'autant qu'il s'attire d'affaires.

Quand un homme s'humilie pour ses défauts, il apaise les autres; et Dieu protége l'humble et le délivre; il l'aime et le console; il s'abaisse jusqu'à lui, il le comble de grâces, et après l'avoir laissé dans l'abaissement, il l'élève à la gloire; il lui révèle ses secrets, et l'invite doucement à lui. L'humble est dans la paix.

Commencez par vous établir dans la paix, et vous pourrez alors pacifier les autres. L'homme pacifique est plus utile que le savant. Il tourne tout en bien. Il ne soupçonne point les autres. Il serait plus juste de vous accuser vous-même et d'excuser votre frère. L'homme inquiet se montre soupçonneux, il n'est point en repos et n'y laisse pas les autres. Il dit et fait le contraire de ce qu'il faut, et, attentif aux devoirs d'autrui, il néglige les siens.

Voyez combien vous êtes éloigné de la vraie charité qui ne sait concevoir d'indignation contre personne que contre soi-même.

ont été en ce jour vos paroles, vos actions, et vos pensées, car peut-être, en tout cela, aurez-vous souvent offensé Dieu et le prochain. Armez-vous en homme courageux, ne soyez jamais oisif, occupez-vous ou à lire, écrire, prier, méditer, ou à quelqu'autre occupation utile. Quand nous sommes tristes, certaines pensées nous conviennent; et d'autres quand nous trouvons de la joie dans le Seigneur.

Se recueillir le matin et le soir, c'est l'enseignement de Pythagore à ses disciples, auxquels il ordonnait de se demander : — Qu'ai-je fait? Quel devoir ai-je négligé? — Il leur commandait de s'occuper sans cesse.

Aux approches des principales fêtes, nous devons renouveler les pieux exercices. Nous devons, d'une fête à l'autre, prendre des résolutions, comme si nous devions alors sortir du monde, et passer à la fête éternelle. Et si ce bonheur est différé, travailler à nous mieux préparer à ce passage.

Cherchez un temps propre pour penser à vous-même, et rappelez-vous souvent les bienfaits de Dieu. Evitez les conversations et les courses inutiles. Les plus grands saints, dès qu'ils le pouvaient, évitaient le commerce des hommes, et préféraient servir Dieu dans le secret. Mais Dieu même renvoie les saints au service des hommes.

Les saints, dans leur sécurité même, ont toujours été remplis de la crainte de Dieu; et ils n'ont été ni moins vigilants, ni moins humbles pour avoir eu de grandes vertus et une grâce éclatante.

Quand un homme se sépare de ses connaissances, et de ses amis, Dieu, en récompense, s'approche de lui. C'est dans le silence et le repos que l'âme dévote fait des progrès. Fermez votre porte sur vous, et appelez à vous Jésus.

Jésus, c'est la beauté suprême, l'idéal de ce qui est bon.

Si vous savez vous éloigner des hommes, bientôt ils vous laisseront libre. Oh! comme ils nous oublient si nous les oublions! Rien d'indépendant comme l'homme moderne, au milieu de cette foule immense qui n'a pas le temps de songer à lui.

Pourquoi vous troublez-vous de ce que les choses ne vous réussissent pas? En est-il un auquel tout réussisse? Ce n'est

Ce n'est pas un grand mérite de vivre avec ceux qui ont de la probité et de la douceur, puisque ceux-là nous sont agréables ; mais vivre en paix avec des hommes durs, méchants, déréglés, contrariants, c'est l'effet d'une grande grâce ou d'une vertu héroïque qui ne peut être trop louée.

L'homme a deux ailes pour s'élever au-dessus des choses de la terre, la simplicité et la pureté. La simplicité doit être dans l'intention, et la pureté dans l'affection : la simplicité cherche Dieu, la pureté l'embrasse et le goûte.

Dieu qui est éternel, immense, remplissant l'univers, est le seul qui puisse donner à l'âme la consolation, et au cœur la vraie joie.

Il n'est pas difficile à celui qui aime Dieu de mettre sa gloire dans les afflictions, parce que se glorifier ainsi c'est se glorifier dans la croix du Seigneur. Mais la gloire du monde est toujours accompagnée de tristesse. La joie des justes est en Dieu, elle a sa source dans la vérité. Celui qui ne méprise pas une gloire passagère est par là moins touché de la gloire éternelle.

Vous êtes ce que vous êtes ; aucun propos ne peut vous rendre plus grand pour Dieu, Dieu voit le fond du cœur. L'homme voit les actions ; Dieu pèse les intentions. Suivre la voie de Dieu c'est oublier le monde, c'est l'état d'un *homme intérieur*.

CHAPITRE XVIII

JÉSUS, LA BEAUTÉ SUPRÊME.

Qui s'attache à la créature, tombera avec cet appui fragile ; celui qui s'attache à Jésus, la beauté suprême, sera inébranlable à jamais. Il faut, bon gré mal gré, que vous soyez un jour séparé de tout. Tenez-vous à Jésus, à la vie, à la mort.

Le sage de Platon se dévoue à la justice et supporte des outrages. Platon cherchait de tracer dans un homme, la beauté suprême. Jésus-Christ, dans sa sainteté, se dévoue à

la charité et supporte des outrages. Jésus-Christ est tendre et bon. Cette bonté tendre a séduit la terre. Dans l'Évangile, le pécheur est chéri et pardonné. L'injure contre le fils est permise. L'orgueil seul est combattu. Il est même permis de ne pas croire à la coupe, à l'Eucharistie.

Si vous cherchez *Jésus* en toutes choses, vous y trouverez infailliblement *Jésus*; si vous vous cherchez vous-même, vous vous trouverez, mais pour votre malheur; car l'homme se fait plus de mal à lui-même lorsqu'il ne cherche pas Jésus, que tous ses ennemis et le monde entier ne peuvent lui en faire.

Que vous êtes aride et dur sans Jésus! Que vous êtes insensé et vain, si vous désirez autre chose que Jésus! Cette perte n'est-elle pas plus grande que celle du monde entier?

Que peut nous procurer le monde sans Jésus? Être sans Jésus, c'est un supplice insupportable; être avec Jésus, c'est un paradis délicieux. Si Jésus est avec vous, aucun ennemi ne pourra vous nuire. Qui trouve Jésus, trouve un précieux trésor, un bien au-dessus de tous les biens, et qui perd Jésus, perd plus que s'il perdait le monde entier. Qui vit sans Jésus est dans la dernière pauvreté, et qui est bien avec Jésus, est souverainement riche. Soyez humble et pacifique, et Jésus sera avec vous. Soyez pieux et tranquille, et Jésus demeurera avec vous. Que tous soient aimés pour Jésus, mais Jésus pour lui-même. Que tous, amis et ennemis, vous soient chers en lui et pour lui; priez pour eux tous, afin que tous le connaissent et l'aiment. Il faut un cœur pur pour goûter *combien le Seigneur est doux*.

Cependant, si Dieu vous donne cette douceur, loin d'en tirer vanité, cachez-la, n'y comptez point, ne vous en croyez jamais assez digne. Devenez au contraire plus humble, plus circonspect, car ce moment passera, et quand Dieu s'éloignera de vous, vous serez parfois à charge à vous-même. Mais ne perdez pas l'espérance: après l'hiver vient l'été, après la nuit le jour, après la tempête le beau temps. Attendez une nouvelle visite d'en haut. Ceux qui ont voulu placer leur nid dans le ciel sont tombés. Quelle merveille, d'ailleurs, y a-t-il que vous soyez dans la dévotion, quand la

grâce vous visite, quand vous êtes porté par le Tout-Puissant, conduit par le souverain guide? Ce qui est grand, c'est de pouvoir se passer des consolations divines et humaines, c'est de supporter, pour l'honneur de Dieu, cette sorte d'exil de l'âme et de ne faire aucun retour sur son propre mérite. Les anciens prophètes et les plus grands saints ont souvent éprouvé ces vicissitudes. Je n'ai jamais trouvé d'homme si pieux qui ne les ait senties, mais serait-on digne, sans elles, de s'essayer à la haute contemplation de Dieu?

Ne cherchez pas non plus le repos du corps, puisque vous êtes né pour le travail. Disposez-vous à la patience plutôt qu'aux consolations, et à porter la croix plutôt qu'à vivre dans la joie. Quel est l'homme qui ne recevrait pas de bon cœur les joies spirituelles, s'il pouvait toujours les avoir? puisqu'elles passent de beaucoup tous les délices du monde, et toutes les voluptés?

Or, deux grands obstacles aux visites du ciel sont une fausse liberté d'esprit, et une grande confiance en soi-même.

Les plus grands saints aux yeux de Dieu sont les plus petits à leurs propres yeux. Remplis de l'idée de la gloire céleste, dédaigneux de la vaine gloire, ils veulent seulement que Dieu soit loué en eux et dans les saints.

O! combien est puissant l'amour de Jésus lorsqu'il est pur! Ne doit-on pas traiter de mercenaires ceux qui cherchent des consolation? Où trouvera-t-on quelqu'un qui veuille servir Dieu gratuitement?

Il faut qu'un homme, après avoir fait ce qu'il a cru son devoir, pense n'avoir rien fait.

Nul ne ressent aussi vivement la passion de Jésus-Christ, que celui qui a souffert quelque chose de semblable. Partout vous trouverez la croix, et partout il faut vous armer de patience. Si vous rejetez une croix, vous en trouverez une autre plus pesante. Qui d'entre les saints a vécu sans croix et sans affliction? Quand on se soumet de bon cœur, le poids de l'affliction se change en une ferme espérance des consolations divines, et plus le corps est maltraité, plus l'esprit est fortifié par la grâce intérieure. Quelquefois l'amour des souffrances et de l'adversité, inspiré par Jésus-Christ, fortifie

l'homme au point qu'il ne voudrait pas être sans douleur.

Quand vous trouverez douces les afflictions, que vous les souhaiterez pour l'amour de Jésus-Christ, alors estimez-vous heureux, car vous vous serez fait un paradis sur terre. Si vous vous disposez comme vous le devez, à souffrir et à mourir, vous vous sentirez aussitôt plus à l'aise et en paix. Le secours vous sera donné d'en haut. Jésus-Christ, n'a-t-il pas dit : *Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive ?*

CHAPITRE XIX

COMBAT ET PATIENCE

O Dieu ! les hommes disent de belles choses, mais si vous vous taisez, ils n'enflamment point le cœur ; ils exposent la lettre, mais vous en découvrez le sens ; ils enseignent des mystères, mais vous en donnez l'intelligence ; ils annoncent vos commandements, mais vous aidez à les remplir ; ils montrent le chemin, mais vous donnez la force d'y marcher ; ils agissent au dehors, mais vous éclairez les cœurs. Que ce ne soit donc pas Moïse qui me parle ; mais parlez-moi, Seigneur mon Dieu, qui êtes l'éternelle vérité. Rien de louable ni de désirable que ce qui est éternel. Que la vérité éternelle nous plaise plus que toute chose.

Né de Dieu, l'amour ne peut trouver de repos qu'en Dieu. Celui qui aime Dieu possède tout, car il se repose dans l'auteur de tout bien. Comme une flamme vive, l'amour s'élève en haut et se fraye un passage assuré. Celui qui aime est libre, et se réjouit. Que j'apprenne à goûter intérieurement combien il est doux d'aimer, de fondre et de nager dans les délices de votre amour ; que mon âme chante vos louanges jusqu'à la défaillance.

Cet amour, effet de la grâce, est un commencement de la céleste patrie, mais n'oublions jamais qu'il va et vient.

O douceur infinie ! En aimant Dieu, je l'ai trouvé et je me suis trouvé moi-même.

Considérez les biens particuliers comme des émanations du souverain bien, et rapportez-les à lui comme à leur origine.

O Dieu ! Elles sont ineffables les délices que vous prodiguez dans la contemplation à ceux qui vous aiment. La marque la plus éclatante que vous m'ayez donnée de la douceur de votre charité, c'est de m'avoir créé lorsque je n'existais point ; de m'avoir ramené à vous pour vous servir, et de m'avoir commandé de vous aimer, lorsque je m'égarais loin de vous. O source d'un amour éternel ! Que ne puis-je vous servir tous les jours de ma vie ! Que ne puis-je du moins vous servir un seul jour d'une manière digne de vous ! Oh ! qu'il est agréable et doux le service de Dieu, qui rend l'homme libre et saint ! O état sacré, qui rendrait l'homme agréable à Dieu ! O service toujours digne de notre amour et de nos désirs, qui nous fait mériter le souverain bien, et nous donne une joie sans fin !

Le monde entier n'enorgueillira pas celui que la vérité s'est assujetti ; les louanges des hommes n'ébranleront pas celui qui a mis son espérance en Dieu.

Vous êtes la vraie paix du cœur, vous êtes son unique repos. C'est *donc dans cette paix*, dans vous, unique et souverain bien éternel, *que je reposerai*.

L'homme patient ne remarque pas qui il est éprouvé, si c'est par un égal ou par un inférieur, si c'est par un saint ou par un méchant, mais quelque mal qu'il lui arrive, il le reçoit avec reconnaissance, comme venu de la main de Dieu ; il le regarde comme un grand avantage, parce que rien de ce qu'on souffre pour Dieu ne peut être sans mérite devant lui.

Soyez toujours prêt au combat, si vous voulez remporter la victoire. Vous ne pouvez, sans combat, obtenir la couronne de la patience. Si vous ne voulez pas souffrir, vous refusez d'être couronné ; si vous désirez la couronne, combattez donc avec courage.

Rendez-moi possible par la grâce, Seigneur, ce qui me paraît impossible par les forces de la nature. Vous savez que l'homme est faible et indécis. Faites que je désire les épreuves pour

la gloire de votre nom et pour mon bonheur. O Jésus, splendeur de la gloire éternelle, consolation de l'âme dans son exil!

O Dieu! accordez-moi la faveur de repasser dans ma mémoire, avec un profond respect et une sérieuse attention, vos bienfaits pour vous en remercier.

Mais si quelqu'un pourtant se trouve pauvre et abject, il doit s'en consoler et s'en réjouir, parce que vous qui êtes Dieu, vous avez choisi des hommes pauvres, vils, et méprisables aux yeux du monde, pour en faire vos amis et vos serviteurs intimes. Comme vos apôtres que *vous avez établis princes sur toute la terre*. Cependant ils ont vécu dans le monde sans se plaindre, ils y étaient si humbles et si simples, si éloignés du mal et du déguisement, qu'ils se réjouissaient même de souffrir des opprobres pour votre nom, et qu'ils acceptaient de tout leur cœur ce que le monde abhorre le plus.

La perfection de l'homme ne consiste pas dans une tendre dévotion. — En quoi donc consiste-t-elle? — A se dévouer à la volonté divine, à regarder tout du même œil, à rendre grâce, dans l'adversité comme dans le bonheur, sans se justifier, sans prétendre que vous ne méritiez point de tant souffrir, mais en louant les dispositions de Dieu sur vous. Alors vous jouirez d'une paix aussi parfaite que peut le comporter l'état de votre pèlerinage.

Seigneur, c'est le propre d'un homme parfait de ne jamais perdre de vue les choses du ciel et de passer indifférent à travers une infinité de soins, non par indolence, mais par certaine prérogative d'une âme libre, de ne s'embarrasser d'aucune affection déréglée.

Donnez-moi, Seigneur, le don céleste de la sagesse, afin que j'apprenne à vous chercher et à vous trouver avant tout, à vous goûter et à vous aimer par-dessus tout, et à juger les choses selon ce qu'elles sont dans l'ordre de votre sagesse.

Si vous vivez de la vie intérieure, vous ne ferez pas grand cas des paroles que le vent emporte.

Ce qui arrête le plus les consolations du ciel, c'est que vous différez trop de recourir à la prière. Lorsque vous vous

croyez le plus éloigné de Dieu, c'est souvent alors qu'il est le plus près de vous. Quand vous vous imaginez que tout est perdu, c'est souvent alors l'instant pour vous d'acquérir plus de mérite.

Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien.

Un grand obstacle à la contemplation, c'est de s'arrêter à des pratiques extérieures, à des choses visibles, sans avoir la mortification intérieure.

On s'informe d'un homme s'il est courageux, riche, bien fait, habile, bon écrivain, bon musicien, bon artiste, mais à quel point il est humble, patient et doux, pieux et *intérieur*, c'est ce que la plupart ne demandent point. La nature voit l'homme par les dehors, la grâce par l'*intérieur*, l'une se trompe, l'autre espère en Dieu pour n'être point trompée.

O lumière éternelle, qui surpassez les lumières créées! *Dardez du haut du ciel vos rayons éclatants.* Purifiez, réjouissez, éclairez, et vivifiez les âmes! Les armes spirituelles sont nécessaires pour toute la vie, et surtout le bouclier de la patience.

Soyez recueilli, libre et maître de vous-même, que tout vous soit assujetti, et que vous ne le soyez à rien; soyez le directeur et non l'esclave de vos actions, et qu'en véritable Israélite, vous héritiez de l'indépendance des enfants de Dieu. Entrez avec Moïse dans le tabernacle pour consulter le Seigneur et recevoir quelquefois sa divine réponse.

C'est sur Dieu que doit être fondé votre attachement pour un ami, et c'est pour Dieu que vous devez aimer ceux qui vous paraissent dignes d'affection. Sans Dieu, l'amitié n'est ni solide ni durable, et toute affection dont il n'est pas le lien, n'est ni véritable ni pure.

Lorsque vous vous sentez inspirer d'en haut le besoin de la béatitude, recevez cette inspiration sainte avec toute l'ardeur possible; rendez-en de très-grandes actions de grâces à la souveraine bonté.

C'est Dieu qui est le souverain bien.

Platon, aussi, l'appelait le souverain bien.

Faites de moi, mon Dieu, un disciple pieux et humble comme vous le savez si bien faire. L'homme n'est que ce

qu'il est à vos yeux, et rien de plus, dit saint François d'Assise.

Vous ne pouvez vous maintenir au plus haut degré de contemplation ; chargé d'un corps mortel, vous ressentirez toujours des ennuis. Alors il faut vous délasser, et attendre dans la pratique des bonnes actions.

La grâce est la charité.

Souffrez au moins avec patience, si vous ne pouvez souffrir avec joie. Vous êtes un homme et non pas un Dieu.

Gardez-vous des disputes sur le mérite des saints, cela déplaît au Dieu de paix et aux saints, puisque la paix consiste dans l'humilité.

Dieu doit être honoré dans tous les saints, et tous ne sont qu'un par la charité. Tous brûlent dans la paix d'une charité éternelle.

Conduisez-moi, mon Dieu, par le chemin de la paix, dans le séjour de l'éternelle clarté.

CHAPITRE XX

FLAMME CÉLESTE.

L'homme pieux peut, tous les jours et à toute heure, communier spirituellement.

On communie ainsi toutes les fois qu'on repasse affectueusement dans son esprit la Passion de Jésus-Christ, et qu'on se pénètre de son amour.

Il faut avoir plus d'égard à l'utilité des autres qu'à votre dévotion ou à votre inclination particulière.

Restez dans la retraite et jouissez de votre Dieu.

O Dieu ! vous êtes vraiment mon pacificateur.

O grâce ineffable ! ô bonté admirable ! ô amour immense ! J'unis mon cœur à mon Dieu, et mes entrailles tressailleront de joie !

Quiconque élèvera au ciel, dans la simplicité de son cœur, son intention vers Dieu, pourra recevoir la grâce et méritera le don de la dévotion.

Élevez mon cœur au ciel vers vous, et ne permettez pas que je m'égare sur la terre. Que, dès ce moment et à jamais, je ne me plaise qu'en vous. Puissiez-vous m'enflammer, me transformer en vous-même, que je devienne un avec vous par un ardent amour. Qu'y aurait-il de merveilleux d'être enflammé par vous, puisque vous êtes un feu ardent qui ne s'éteint jamais, un amour qui purifie les cœurs et éclaire les esprits?

Que tous les peuples du monde et toutes les langues vous louent; qu'ils glorifient avec des transports de joie et avec une dévotion ardente, la sainteté et la douceur de votre nom. La foi et l'amour l'emportent par-dessus tout, et agissent par des voies secrètes.

CHAPITRE XXI

PASCAL.

« Les stoïques disent : Rentrez au-dedans de vous-mêmes, c'est là où vous trouverez votre repos; et cela n'est pas vrai. — Les autres disent : Sortez au dehors, recherchez le bonheur en vous divertissant; et cela n'est pas vrai. Les maladies viennent : *Le bonheur n'est ni hors de nous, ni dans nous; il est en Dieu et hors et dans nous.* » (Pascal, 481 du manuscrit.)

Pourquoi parlerions-nous nous-mêmes, quand nous trouvons des maîtres qui ont si bien dit? Si la pensée n'était pas l'ordonnance des vérités déjà trouvées, à quoi servirait-elle? Ces derniers mots de Pascal contiennent toute la science morale, on ne saurait trop se les répéter. *Dire du neuf* est très-utile, et qui voudrait nier le progrès? Mais coordonner *le vieux*, les richesses acquises, n'est-ce pas la base de la science? C'est ainsi qu'en supprimant chez Pascal l'ascétisme qui a ruiné sa santé et détruit sa vie, on trouve un sûr guide.

Pascal nous a mis sur la voie d'une religion universelle en nous parlant des *raisons du cœur* que la raison ne connaît pas. « C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce

que c'est que la foi ; Dieu sensible au cœur, non à la raison. » Il nous met aussi sur cette voie en disant comme Isaïe : « Circoncision du cœur, vrai jeûne, vrai sacrifice, vrai temple. Les prophètes ont indiqué qu'il fallait que cela fût spirituel. Je suis le *vrai pain du ciel*. »

Et encore mieux : « Tout ce qui ne va point à la charité est figure... L'unique objet de l'Ecriture est la charité... Tout ce qui ne va point à l'unique but, en est la figure ; car puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figure... Les chrétiens prennent même l'Eucharistie pour figure de la gloire où ils tendent. »

Cette religion éternelle *ou tout est figure, excepté la charité*, a été fondée par Jésus-Christ L'Eucharistie même n'est que *la figure de la gloire*, et, en tant que figure, les protestants ont pu la figurer autrement

Pascal nous rassure parfaitement en faisant dire à Dieu : « Tu ne me chercherais pas si tu me possédais. Ne t'inquiète donc pas. »

Le cri de son âme est : « Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente (1). »

CHAPITRE XXII.

BRAMA ET PLATON.

L'*Imitation* et Pascal ont, dans leur plus grande élévation, un caractère de plainte, surtout d'humilité, et cette humilité même, sans doute, a sa beauté. Mais dans des climats plus riants et plus heureux (où l'homme, peut-être à l'origine, a été plus près de Dieu), nous trouvons une union avec le Créateur plus calme et encore plus sublime.

Les Indiens s'occupent des questions de la grâce et du libre arbitre, qui viennent de l'âme. Le Véda déclare égaux les dieux célestes, les hommes d'une foi puissante et les brames, qui s'unissent au Dieu suprême.

(1) Je prie le lecteur de voir un travail sur Pascal et ses pensées, dans le *Novum organum*, livre IV.

Le Védanta dit que « l'homme acquiert la vraie connaissance de Dieu, même sans observer les rites et les règles prescrites par les Védas. »

Le Véda dit : « L'homme peut adorer Dieu partout où son esprit éprouve de la tranquillité. »

Et le Védanta (abrégé des Védas) déclare que : « Comme le soleil est naturellement resplendissant, l'eau froide, et le feu chaud, ainsi l'esprit est, de sa propre essence, véritable, heureux, éternel, et sans souillure. »

Et encore : « Celui qui comprend l'invisible essence, ayant rejeté l'idée de forme et de distinction, existe dans l'être universel, vivant et heureux. »

« Quand la connaissance naît de la perception du premier principe, elle chasse cette ignorance qui dit : *Je suis, cela est à moi*, comme l'incertitude sur le chemin qu'on veut parcourir, est levée par l'apparition du soleil. »

« L'âme émancipée est cette personne illuminée qui se dépouille de ses premiers accidents et de ses premières qualités, et qui devient identifiée avec l'Etre véritable, vivant, heureux, de la même manière que la chrysalide devient une abeille. »

« Le mouni (saint) durant sa résidence dans le corps, n'est pas affecté par ses propriétés, comme le firmament n'est pas affecté par ce qui flotte dans son sein; instruit de toutes choses, il demeure inaffecté et se meut libre comme le vent. »

« Quand les accidents sont détruits, le mouni et tous les êtres entrent dans l'essence qui pénètre tout ; comme l'eau se mêle à l'eau, l'éther à l'éther, le feu au feu, etc. »

« Il est Brama après la possession duquel il n'y a rien à posséder, après la jouissance et la félicité duquel il n'y a pas de félicité, après la connaissance duquel il n'y a plus de connaissance. »

« Il est Brama décrit dans le Védanta comme l'être qui est distinct de ce qu'il pénètre, qui est incorruptible, incessamment heureux et un. »

« Brama par lequel toutes choses sont éclairées, dont la lumière fait briller le soleil et tous les corps lumineux, mais qui n'est pas rendu manifeste par leur lumière »



« Brama ne ressemble point au monde, et hors Brama il n'y a rien; tout ce qui semble exister en dehors de lui est une illusion, comme l'apparence de l'eau (le mirage) dans le désert du Marou. »

« Quand le soleil de la connaissance spirituelle se lève dans le ciel du cœur, il chasse les ténèbres, pénètre tout, embrasse tout et illumine tout (1). »

C'est ainsi que Platon s'occupa de Dieu sans gémir. Pythagore et Platon s'inspirèrent des Indiens, et conçurent ce haut vol. Platon eût pris de lui-même son essor. Sans doute, on dira que s'il n'a pas l'humilité des chrétiens, il n'en a pas non plus la tendresse. Mais les modernes enfin surent conserver la tendresse sans la plainte, et atteindre à des hauteurs spirituelles et douces.

CHAPITRE XXIII

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Quelques penseurs nous laissèrent des livres *saints*. Ceux de Bernardin de Saint-Pierre ne sont-ils pas tels? Ce sont des hymnes à Dieu, avec des vues admirables sur la nature, des idées vastes et magnifiques. Un premier plan grandiose des *Études de la nature*, a été remplacé par une exécution plus charmante. Un certain abandon règne dans tout l'ouvrage; l'auteur est entraîné par une grande imagination et une rêverie des plus aimables (2).

La difficulté de son sujet l'effraye, et l'impossibilité, par exemple, de connaître toutes les espèces de végétaux. En cherchant de savoir, souvent on s'égara. « *L'univers*, disait

(1) Voir aussi pour les Indiens et les Védas, le *Novum Organum*, livre I, chap. 7 et 8.

(2 Comment a-t-on pu le quitter parfois pour Spinoza? L'Éthique dit que Dieu est intelligent, et quelques pages plus loin, l'Éthique dit que Dieu n'a *ni intelligence, ni volonté*. Spinoza se contredit et semble n'avoir pas relu son livre. Dieu, selon lui, en définitive, est une sorte de *machine* ou *la nature*. Il prend l'instrument de Dieu pour

Newton, *a été jeté d'un seul jet.* Quand la sphère où nous vivons sortit de la main divine de son Auteur, tous les temps, tous les âges, toutes les proportions s'y manifestèrent à la fois. » Et il ajoute savamment : « Que d'autres étendent les bornes de nos sciences; je me croirai plus utile si je peux fixer celles de notre ignorance. Nos lumières, comme nos vertus, consistent à descendre; et notre force à sentir notre faiblesse. Si je ne suis pas la route que la nature s'est réservée, au moins je marcherai dans celle que l'homme doit parcourir. C'est la seule qui lui présente des observations faciles, des découvertes utiles, des jouissances de toute espèce, sans instrument, sans cabinet, sans métaphysique et sans système. »

C'est la nature qui nous enseigne cette grande vérité, sur laquelle il reviendra souvent, *que nous sommes tous solidaires les uns pour les autres.* Cette vérité est la base de la morale des particuliers, dit-il, comme de celle des rois. Le bonheur de chaque homme est attaché au bonheur du genre humain. Il doit travailler au bien général, parce que le sien en dépend. Mais son intérêt n'est pas le seul motif qui lui fasse un devoir de la vertu; il doit de plus sublimes leçons à la nature.

L'auteur nous peint la marche du soleil, le cours des fleuves, les cataractes, et ce globe qui, agité de tant de mouvements et chargé de poids en apparence si irréguliers, s'avance d'une course rapide, ferme et inaltérable, à travers l'immensité des cieux. Il nous montre la végétation des diverses latitudes, les arbres majestueux, les plantes agréables, et dans un beau rêve, il suppose les peuples en paix, amis et bien-

Dieu. Il a dit cependant admirablement : « Nous sentons, nous éprouvons que nous sommes éternels. »

La vanité l'a perdu, comment a-t-on pu le prendre au sérieux? Linné a dit : « Qu'on appelle Dieu *Destin*, on n'erre point, il est celui de qui tout dépend, qu'on l'appelle *Nature*, on n'erre point, il est celui de qui tout est né, qu'on l'appelle *Providence*, on dit vrai, car c'est sa seule volonté qui soutient le monde. » On lisait sur la porte du cabinet de Linné : Vivez dans l'innocence, Dieu est présent!

fateurs les uns des autres, et, comme aux premiers temps du monde, les navigateurs arrivant au son des flûtes et des haut-bois : « Si les hommes vivaient en paix, dit-il, toutes les mers seraient naviguées, toutes les terres seraient parcourues, toutes les productions seraient ramassées. »

Il déplore avec sentiment les malheurs de la terre. Nul homme n'a une sensibilité si tendre, si profonde, si sérieuse. Il ordonne, dans un langage magnifique, l'homme à sa patrie, la patrie au genre humain, et le genre humain à Dieu.

Cette première Étude n'est-elle pas comparable à Platon? L'auteur la termine par ces pages sans pareilles que chacun sait par cœur : « Les riches et les puissants croient qu'on est misérable et hors du monde quand on ne vit pas comme eux, mais ce sont eux qui, vivant loin de la nature, vivent hors du monde, etc., etc. »

La seconde Étude expose rapidement les bienfaits de la nature; la troisième, en rapportant les objections contre la Providence, amène les quatrième, cinquième, sixième, septième et huitième Études de *réponses*.

La quatrième réponse surtout, la quatrième Étude, reprend ces vues immenses sur le globe, ces grands aperçus qui caractérisent l'auteur.

Nul ne pouvait mieux, avec cette divine imagination, nous signaler Dieu. Aussi, attribue-t-il justement l'indifférence religieuse des gens de la société, à l'éloignement où ils vivent des scènes de la nature. Les paysans voient cette puissance active qui remplit l'univers. Les riches, au contraire, prévenus dans leurs besoins par les hommes, n'attendent rien de Dieu : « Ils passent leur vie dans leurs appartements, dit-il, où ils ne voient que des ouvrages de l'industrie humaine, des lustres, des bougies, des glaces, des secrétaires, des chiffonnières, des livres, des beaux esprits. Ils viennent à perdre insensiblement la vue de la nature, dont les productions, d'ailleurs, leur sont presque toujours présentées défigurées ou à contre-saison, et toujours comme des effets de l'art de leurs jardiniers ou de leurs artistes. Ils ne manquent pas aussi d'interpréter ses opérations sublimes par le mécanisme des arts qui leur sont le plus familiers. De là, tant de systèmes

qui font deviner les occupations de leurs auteurs. Ce n'est pas ainsi que Bernardin de Saint-Pierre s'inspire et nous instruit !

S'il attribue en partie les marées à la fonte des neiges des pôles, il en prend l'occasion de décrire l'Océan, les deux hémisphères, les bassins des mers, les montagnes. Il signale la perfection des différentes formes des îles, des baies, des golfes, l'usage des glaces, des volcans, des vents, et dit comment tout, sur la terre, est évidemment combiné. Rien de si beau, rien de si grandiose que cette façon de sage, de contemplateur et de naturaliste à la fois. Jamais la science ne seconda une imagination si noble, et ne se voila mieux sous les objets moraux qui reparaissent toujours. Jamais une telle élévation ne se para si bien des rayons du soleil, de la magnificence des mers, des harmonies du vent, du ciel, du firmament. Jamais regard ne fut si puissant. C'est comme Platon, le génie humain près du génie de Dieu, et inspiré par ses œuvres. C'est au-dessus du langage et des sensations des mortels.

L'Étude cinquième répond sur le prétendu désordre des végétaux ; la sixième, sur le prétendu désordre des animaux ; la septième, sur les maux des sociétés. La huitième Étude, où il répond sur Dieu, est belle et se termine par ce retour admirable des matelots, qui figure si doucement l'immortalité de l'âme.

La neuvième Étude, une des plus profondes de l'ouvrage, attaque nos méthodes et les principes de nos sciences. Ici il faut nous arrêter. En effet, nos méthodes généralisent sur le moindre aperçu et posent ainsi des données fausses. Ainsi, nous quittons les causes finales pour des recherches mal faites et des sciences au rebours. Les passions de la société et de l'ambition viennent mettre en renom les systèmes ; et il faut que Fénelon soit un archevêque, dit-il, pour inspirer la foi en Dieu.

La maxime, par exemple, que la nature prend dans ses opérations la voie la plus courte, a rempli notre physique d'une multitude de vues fausses. Il n'y en a pas cependant de plus contredite par l'expérience. La nature fait serpenter,

sur la terre, l'eau des rivières, au lieu de la faire couler en ligne droite, et elle fait faire aux veines de grands détours dans le corps humain. La nature prend rarement la voie la plus courte, mais elle prend toujours la plus convenable.

Tantôt on a tout rapporté à la pesanteur de l'air, tantôt on a établi l'horreur du vide. La manière de raisonner des savants a ressemblé à celle d'un sauvage qui, considérant dans une de nos villes, le mouvement de l'aiguille d'une horloge publique, et voyant, à certains points qu'elle marque sur le cadran, les cloches s'ébranler, les hommes sortir de leurs maisons, et une partie de la société se mettre en mouvement, supposerait qu'une horloge est le principe de toutes les occupations européennes. C'est le défaut qu'on peut reprocher à la plupart des sciences, qui, sans consulter la fin des opérations de la nature, n'en étudient que les moyens.

Il en est arrivé que la vue de la nature, qui rappelle aux peuples les plus sauvages, non-seulement l'idée d'un Dieu, mais celle d'une infinité de dieux, nous présente, à nous autres, des idées de fourneaux, de sphères, d'alambics et de cristallisations.

Quelques-uns ont imaginé que la terre serait dans un état de perfection si le soleil était toujours à l'équateur, mais dans ce cas, la zone torride serait brûlée de ses feux; les deux zones glaciales s'étendraient bien plus loin qu'elles ne le font; les zones tempérées seraient au moins aussi froides vers leur milieu qu'elles le sont à l'équinoxe de mars, et cette température ne permettrait pas à la plupart des fruits d'y venir en maturité. Je ne sais, dit-il, où serait le printemps; mais s'il était perpétuel quelque part, il n'y aurait jamais là d'automne. Et puis quand nous n'apercevons plus dans la nature la loi que nous avons une fois adoptée dans nos livres, nous croyons qu'elle s'égare. Nous n'avons qu'un fil, et quand il se rompt, nous imaginons que c'en est fait du système du monde. L'intelligence suprême disparaît pour nous, dès que la nôtre vient à se troubler.

On a vu l'utilité de quelques plantes. Vite on a conclu que l'homme vivrait plus longtemps s'il vivait de végétaux; mais, dit-il, la vie de l'homme est le résultat de toutes les couve-

sances morales, et tient plus à la sobriété, à la tempérance et aux autres vertus qu'à la qualité des aliments.

Un esprit perçant voit et raille tout : « Les poissons à coquille, dit-il, qui semblent nous donner des lumières sur la nature de la pierre calcaire, ne nous indiquent point l'origine primitive de cette matière, car ils forment eux-mêmes leurs coquilles de ces débris qui nagent dans la mer. »

N'est-il pas étrange que des milliers d'espèces de végétaux résineux, huileux, élastiques, mous et combustibles, diffèrent en tout du sol dur et pierreux qui les produit ? Il examine ainsi l'eau, l'air, le feu sur lesquels on sait si peu. « Nous avons beau faire, nous ne pouvons saisir dans la nature, dit-il, que des résultats et des harmonies ; partout les premiers principes nous échappent. » Et il est fort aisé de faire méconnaître aux hommes une intelligence qui gouverne toutes choses lorsqu'on ne leur présente plus, pour causes premières, que des moyens mécaniques.

Pour étudier la nature avec intelligence, il en faut lier toutes les parties ensemble. Aussi, le *système des harmonies de la nature* est, à son avis, le seul qui soit à la portée des hommes. Il fut mis au jour par Pythagore. En présence des philosophes qui admettaient pour principe des choses l'eau, le feu, l'air, les atomes, Pythagore prétendit, au contraire, que les principes des choses étaient *les convenances et les proportions* dont se formaient *les harmonies*, et que la bonté et l'intelligence formaient la nature de Dieu. Pythagore fut le premier qui appela l'univers monde, à cause de son ordre.

Bernardin de Saint-Pierre, sur les traces de ce sage, ne trouve rien de positif dans les sciences ou plutôt rien d'*universel* ; il arrive à son dixième livre sur *les harmonies de la nature et sur quelques lois physiques* : « Je demande beaucoup d'indulgence, dit-il, j'entreprends d'ouvrir une carrière nouvelle. Je ne me flatte pas d'y avoir pénétré fort avant. »

Il commence par la *convenance* : « Les objets de la nature développent dans l'homme, dit-il, un sentiment d'un ordre supérieur, c'est celui de la convenance. C'est avec les convenances multipliées de la nature que l'homme a formé sa pro-

pre raison; car *raison* ne signifie autre chose que le *rapport* et la *convenance* des êtres. » Ainsi, par exemple, les paupières des yeux présentent des convenances avec la lumière, et la forme des pieds avec le sol.

On sent la profondeur de Pythagore et de tout ceci. Les athées sont réduits au silence, non pas tant par la science toujours incertaine, que par l'*harmonie des choses*, visible à tous. C'est ici une manière de voir vaste et d'un grand esprit.

La nature *oppose* les êtres les uns aux autres, dit-il, afin de produire entr'eux des *convenances*. Cette loi a été connue dans la plus haute antiquité. Il ajoute savamment : « Je regarde cette grande vérité comme la clef de toute la philosophie. Elle a été aussi féconde en découvertes que cette autre : — *Rien n'a été fait en vain.* Elle est la source du goût dans les arts et dans l'éloquence. Ce sont des contraires que naissent les plaisirs de la vue, de l'ouïe, du toucher, du goût, de tous les attraits de la beauté, en quelque genre que ce soit. Mais ce sont aussi des contraires que viennent la laideur, la discorde et toutes les sensations qui nous déplaisent. »

Et ce qu'il y a d'admirable, selon sa remarque, c'est que la nature emploie les mêmes causes pour produire des effets si différents. Quand elle oppose les contraires, elle fait naître en nous des affections douloureuses, et elle nous en fait éprouver d'agréables lorsqu'elle les confond. De l'opposition des contraires naît la discorde, et de leur réunion l'harmonie. Il appelle l'instant et le point de leur réunion *expression harmonique*, et il ajoute avec la profondeur qui règne en ces Études : « C'est le seul principe que j'aie pu apercevoir dans la nature, car ses éléments mêmes ne sont pas simples, et présentent toujours des accords formés de deux contraires, aux analyses les plus multipliées. »

Une charmante et savante dissertation sur les couleurs, le conduit à cette remarque importante que les couleurs et les décorations du ciel sont faites pour le niveau de la terre et que leur magnifique point de vue est pris de l'habitation de l'homme.

Il espère ouvrir de nouvelles routes dans l'étude de la nature; tout se réduit à cette grande loi : *tout est formé de contraires dans la nature*, et jamais l'expression harmonique n'est plus forte que quand elle se trouve entre les deux extrêmes qui la produisent.

Et remarquons-le bien : cette loi s'étend encore à la morale. Chaque vérité, excepté les vérités de fait, est le résultat de deux idées contraires. Et il ajoute avec une profondeur qui doit nous arrêter ici : « Il s'ensuit de là que toutes les fois que nous venons à décomposer par la dialectique une vérité, nous la divisons dans les deux idées qui la constituent; et si nous nous arrêtons à une de ces idées élémentaires, comme à un principe unique, et que nous en tirions des conséquences, nous en faisons naître une source de disputes qui n'ont point de fin; car l'autre idée élémentaire ne manque pas de fournir des conséquences tout à fait contraires à celui qui veut s'en saisir; et ces conséquences sont elles-mêmes susceptibles de décompositions contradictoires qui vont à l'infini. C'est ce que nous apprennent très-bien les écoles où on nous envoie former notre jugement. »

Et il conclut admirablement : « On peut dire que tous les désordres, au physique et au moral, ne sont que des oppositions heurtées de deux contraires. Si les hommes faisaient attention à cette loi, elle terminerait la plupart de leurs erreurs et de leurs disputes; car on peut dire que tout étant composé de contraires, tout homme qui affirme une proposition simple, n'a raison qu'à moitié, puisque la proposition contraire existe également dans la nature. »

Il n'y a peut-être dans le monde, dit-il, qu'une vérité intellectuelle, pure, simple et sans idée contraire; c'est l'existence de Dieu.

Il appelle *consonnances* les répétitions des mêmes harmonies, par exemple les nuages de l'horizon qui imitent souvent sur mer les formes des montagnes au point que les marins s'y trompent; les eaux qui reflètent dans leur sein mobile les cieux, les collines et les forêts; les échos des rochers qui répètent le murmure des eaux. Ces transpositions d'harmonie d'un élément à l'autre, font beaucoup de plaisir.

Les plus belles harmonies ont le plus de consonnances; rien n'est plus beau que le soleil, et rien n'est plus répété que sa forme et sa lumière. Cette consonnance universelle de forme a donné à l'homme l'idée de la symétrie. Bernardin de Saint-Pierre revient toujours à de vastes aperçus sur le globe puisque son œil puissant regarde toujours au plus loin, au plus haut. Nous ne pouvons rapporter ici tant de beautés de cette dixième Etude sur les harmonies.

Il dit admirablement : « Une perspective sans bornes nous ennuierait à la longue, en nous présentant toujours l'infini de la même manière; car notre âme en a non-seulement l'instinct, mais encore celui de l'Universalité, c'est-à-dire, de toutes les modifications de l'infini. »

Mais la nature ne fait point, à notre manière, des perspectives avec une ou deux consonnances, elle les compose d'une multitude de progressions diverses, dit-il, en y faisant entrer celles des plans, des grandeurs, des formes, des couleurs, des mouvements, des âges, des espèces, des groupes, des saisons, des latitudes, et y joignant une infinité de consonnances tirées des reflets de la lumière, des eaux et des sons.

La nature d'ailleurs ne s'est pas contentée d'établir des harmonies particulières dans chaque espèce d'êtres pour les caractériser. Mais, afin qu'elles ne se confondent pas entre elles, elle les fait contraster. Elle a fait en général les herbes vertes, dit-il, pour les détacher de la terre. Il appule ces contrastes par des peintures vives d'oiseaux, de papillons; jamais si grand peintre n'a décrit la nature; jamais style plus riche, plus précis, ni plus simple à la fois.

Rien n'est cherché ni forcé; pas un mot n'est à changer; c'est une élégance incomparable, une perfection inouïe qu'on reconnait quand on veut l'étudier, mais qui nous ravit d'abord sans examen.

Il remarque que chaque ouvrage particulier de la nature présente en différents genres, des harmonies, des consonnances, des contrastes, et forme un véritable *concert*. La nature élève le caractère physique de ces ouvrages à un caractère moral sublime, en les réunissant autour de l'homme.

Il n'y a point de prairie, dit-il, qu'une danse de bergères ne rende plus riante, ni de tempête que le naufrage d'une barque ne rende plus terrible. Ici il décrit les tempêtes qu'il a vues.

On doit les aller chercher dans le livre, car il nous faudrait les copier toutes. Il y fait voir les oppositions, les contrastes les plus heurtés, les plus terribles, les plus redoutables de la nature en courroux.

En parlant des métaux qui attirent les nuages sur les montagnes, il suppose qu'à l'imitation de la nature, on pourrait former, avec des pierres électriques, des fontaines artificielles qui attireraient les nuages pluvieux dans des lieux secs et arides, comme les chaînes et les barres de fer attirent les orages. A la vérité il faudrait, dit-il, que des princes fissent les frais de ces grandes et utiles expériences ; mais elles conserveraient leur mémoire à jamais. Les Pharaons qui ont bâti les pyramides d'Egypte, ne se seraient pas attiré les malédictions de leurs peuples, comme le dit Pline, pour des travaux immenses et inutiles, s'ils avaient élevé sur les sables de la haute Egypte, quelque pyramide électrique qui y eût formé une fontaine artificielle. L'Arabe qui viendrait y boire aujourd'hui, bénirait encore leurs noms, qui étaient déjà oubliés et inconnus du temps des Romains. Un officier prussien fit, dans un souterrain, doubler d'une voûte de plomb la dessus de la charpente humide où étaient posés des barils de poudre, les vapeurs des souterrains s'y rassemblèrent par gouttes, se répandirent en rigoles sur les côtés, et laissèrent les barils à sec.

Pour tant de choses inexpliquables on ne peut se guider qu'en suivant l'esprit de convenance qui est la base de notre propre raison, comme il l'est de la raison de la nature. Quand les convenances intimes nous échappent, il faut les rapporter à la convenance générale des êtres, et surtout à celle de l'homme. Rien n'est si lumineux dans l'étude de la nature que de référer tout ce qui existe à Dieu et aux besoins de l'homme. Non-seulement cette manière de voir nous découvre une multitude de lois inconnues, mais elle donne des bornes à celles que nous connaissons et que nous

croyons universelles. Non-seulement la convenance a réglé les lois, mais elle en a généralisé ou suspendu les effets suivant les besoins des êtres. Quoique la nature emploie une infinité de moyens, elle ne permet à l'homme d'en connaître que la fin : « Ses ouvrages sont soumis à des destructions rapides; mais elle lui laisse toujours apercevoir la constance immortelle de ses plans. C'est là où elle veut arrêter son esprit et son cœur. Elle ne veut pas l'homme ingénieux et superbe; elle le veut heureux et bon. Partout elle affaiblit les maux nécessaires, et partout elle multiplie les biens souvent superflus. »

En voyant des effets différents au Nord et au Midi, il croit entrevoir une loi bien différente de la loi des analogies, que nous attribuons si communément à la nature, parce qu'elle s'allie à notre faiblesse, en nous donnant lieu de tout expliquer à l'aide d'un petit nombre de principes. Cette loi infiniment variée dans ses moyens, est celle des *compensations*. Elle est une conséquence, dit-il, de la loi universelle de la convenance des êtres, et une suite de l'union des contraires dont les harmonies de l'univers sont composées. Ainsi il arrive souvent que les effets, loin d'être les résultats des causes, leur sont opposés. Ainsi on éteint la flamme avec de la cendre chaude. Toutefois il faut soumettre cette loi des compensations à la *convenance générale*, sans quoi elle nous jetterait dans l'erreur commune : « Elle a fait naître en géométrie, dit-il, plusieurs axiomes fort douteux quoique fort célèbres, tels que ceux-ci : — L'action est égale à la réaction : — Ou cet autre qui en est une conséquence : — L'angle de réflexion est égal à l'angle d'incidence. — Je ne m'arrêterai pas à prouver dans combien de cas, ces axiomes-là sont erronés, combien d'actions dans la nature sont sans réactions, combien d'actions ont des réactions inégales, combien d'angles de réflexion sont dérangés par les plans même d'incidence. » Il lui suffit de signaler le danger de généraliser, et il conclut :

« La nature donne à chaque être ce qui lui convient dans la convenance la plus parfaite, suivant la latitude pour laquelle il est destiné, et lorsque les saisons en varient la

température, elle en varie aussi les convenances. Ainsi il y a des convenances qui sont immuables, et d'autres qui sont versatiles. »

Souvent la nature emploie des moyens contraires pour produire le même effet. Elle fait du verre avec le feu; elle en fait avec l'eau, comme le cristal, elle en produit encore par l'organisation des animaux tels que certains coquillages qui sont transparents; elle forme le diamant par des procédés qui nous sont entièrement inconnus. Concluez maintenant de ce qu'une matière est vitrifiée qu'elle est l'ouvrage du feu, et bâtissez sur cet aperçu le système du monde! (Ceci semble s'adresser à Buffon.) Nous ne pouvons même saisir que des *instants harmoniques* dans l'existence des êtres. Ce qui est vitrifiable devient calcaire, et ce qui est calcaire se change en verre par l'action du même feu. Tirez donc de ces simples modifications du règne fossile, des caractères constants pour en déterminer les classes générales!

Souvent aussi la nature se sert du même moyen pour produire des effets tout à fait contraires. Les rochers par exemple produisent au nord et au midi, la verdure sur leur flanc opposé. Les zones glaciales et la zone torride réunissent la plus grande quantité d'eaux dont les évaporations adoucissent également l'âpreté du chaud et du froid, avec cette différence que les plus grands lacs sont vers les pôles, et les plus grands fleuves vers la Ligne. Il y a à la vérité quelques lacs dans l'intérieur de l'Afrique et de l'Amérique; mais ils sont placés dans des atmosphères élevées au centre des montagnes, et ne peuvent point se corrompre par l'action de la chaleur; mais les plaines et les lieux bas sont arrosés par les plus grands courants d'eaux vives qu'il y ait au monde, tels que le Zaïre, le Sénégal, le Nil, le Méchassipi, l'Orénoque, l'Amazone, etc. Il répète : « La nature ne se propose partout que les *convenances* des êtres. Cette remarque est très-importante dans l'étude de ses ouvrages; autrement, à la similitude de ses moyens ou à leur exception, on pourrait douter de la constance de ses lois, au lieu d'en rejeter la majestueuse obscurité sur la multiplicité de ses ressources et sur la profondeur de notre ignorance. »

Et il ajoute savamment que cette loi de convenance a été la source de toutes nos découvertes. Ce fut elle qui porta Christophe Colomb en Amérique, car il pensait que Dieu avait fait la terre pour être habitée. C'est par elle, que quoique nous ignorions s'il y a des hommes dans les planètes, on peut assurer qu'il y a des yeux parce qu'il y a de la lumière. C'est elle qui a fait naître le sentiment de la justice dans le cœur de tous les hommes, et qui leur a dit qu'il y avait un autre ordre de choses après cette vie : « Enfin, dit-il, elle est la plus forte preuve de l'existence de Dieu, car, au milieu de tant de convenances si ingénieuses, que nos passions mêmes si inquiètes n'eussent jamais pu en imaginer de semblables, et si nombreuses que chaque jour nous en présente de nouvelles, la première de toutes qui est la Divinité, dont sans doute exister, puisqu'elle est la convenance générale de toutes les convenances particulières. » Partout nous cherchons de nouvelles preuves de sa présence, mais nous donna-t-on l'histoire complète des étoiles du firmament et des planètes invisibles qui les environnent, y aperçussions-nous une foule de plans inénarrables d'intelligence et de bonté, notre cœur soupirerait encore : sa seule fin est la Divinité même.

Dans l'Etude 11, l'auteur applique aux plantes, dans une botanique nouvelle et magnifique, le système qu'il vient de développer des harmonies de la nature. A chaque Etude, nous nous écrions : Voici la plus belle, la plus riche ! Ici, à cette nouvelle botanique, la science ira sans cesse puiser, et si nous nous demandons pourquoi cet ouvrage, admiré sous tant de rapports, n'est pas regardé aussi comme le premier, comme science et aperçus scientifiques, nous comprenons que c'est que les hauts savants seuls peuvent l'atteindre ; mais qu'il est comme une insulte aux petits savants dont il écrase les connaissances étroites et fragmentaires. Rien de si complet, de si beau, de si frais, de si gracieux que ces descriptions des plantes, des arbres, des fleurs, des oiseaux, des animaux, des îles, et des formes du globe où il revient avec son regard et son puissant vol d'aigle. C'est une histoire comparée des golfes, des montagnes, des plaines, dans

leurs productions agrestes. On ne peut rien lire de plus beau et de plus vaste. Nous étudions successivement les harmonies des plantes avec le soleil, avec l'eau, l'air, les animaux et les hommes.

Les botanistes ont considéré les plantes par les fleurs, mais ils ont négligé les rapports de la plante entière avec le reste de la nature. Rien n'existe par une loi isolée, ceux qui posent une telle loi se trompent ; les plantes sont le résultat de mille combinaisons différentes dont les besoins de l'homme semblent les principales. En regardant les fleurs comme les caractères principaux de la végétation, et en comprenant dans la même classe, celles qui étaient semblables, ils ont réuni des plantes fort étrangères les unes aux autres, et ils en ont séparé au contraire qui étaient évidemment du même genre. Tel est, dans le premier cas, le chardon de bonnetier appelé dipsacus, qu'ils rangent avec les scabieuses à cause de la ressemblance de quelques parties de sa fleur quoiqu'il présente dans ses branches, ses feuilles, son odeur, sa semence, ses épines et le reste de ses qualités, un véritable chardon ; et tel est, dans le second, le marronnier d'Inde qu'ils ne comprennent pas dans la classe des châtaigniers parce qu'il a des fleurs différentes.

S'il y a quelque caractère constant dans les plantes il faut le chercher dans le fruit ; c'est là que la nature a ordonné toutes les parties de la végétation, comme à l'objet principal.

Comme le règne animal est divisé en quadrupèdes, volatiles et aquatiques, il divise ainsi les plantes en aériennes ou de montagnes, en aquatiques ou de rivages et en terrestres ou de plaines.

« Lorsque l'auteur de la nature, dit-il magnifiquement, voulut couronner de végétaux jusqu'au sommet des terres les plus escarpées, il ordonna d'abord les chaînes des montagnes aux bassins des mers qui devaient leur fournir des vapeurs, au cours des vents qui devaient les y porter, et aux divers aspects du soleil qui devaient les échauffer. Dès que ces harmonies furent établies entre les éléments, les nuages s'élevèrent de l'Océan et se dispersèrent dans les parties les plus reculées des continents. Ils s'y répandirent sous mille

formes diverses, en brouillards, en rosées, en pluies, en neiges et en frimats. Ils s'écoulèrent du haut des cieux avec autant de variétés; les uns dans un air calme, comme les pluies de nos printemps, filèrent comme si on les eût versés par un crible; d'autres, chassés par des vents violents, furent lancés horizontalement sur les flancs des collines; d'autres tombèrent en torrents, comme ceux qui inondent neuf mois de l'année l'île de Gorgone, placée au milieu de la zone torride dans le golfe brûlant de Panama. Il y en eut qui s'entassèrent en montagnes de neige sur les sommets inaccessibles des Andes, pour rafraîchir, par leurs eaux, le continent de l'Amérique méridionale, et par leur atmosphère glaciale, la vaste mer du Sud. Enfin, de grands fleuves coulèrent sur des terres où il ne pleut jamais, et le Nil arrosa l'Égypte.

« Dieu dit alors : « Que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine, et des arbres fruitiers qui portent du fruit chacun selon son espèce. »

« A la voix du Tout-Puissant, les végétaux parurent avec les organes propres à recueillir les bénédictions du ciel. L'orme s'éleva sur les montagnes qui bordent le Tanaïs, chargé de feuilles en forme de langues; le bois touffu sortit de la croupe des Alpes et le caprier épineux des rochers de l'Afrique, avec leurs feuilles creusées en cuillers. Les pins des monts sablonneux de la Norwège, recueillirent les vapeurs qui flottaient dans l'air, avec leurs folioles disposées en pinceaux; les verbascums étalèrent leurs larges feuilles sur les sables arides, et la fougère présenta, sur les collines, son feuillage en éventail aux vents pluvieux et horizontaux. Une multitude d'autres plantes, du sein des rochers, des cailloux, et de la croûte même des marbres, reçurent les eaux des pluies dans des cornets, des sabots et des burettes. Depuis le cèdre du Liban jusqu'à la violette qui borde les bocages, il n'y en eut aucune qui ne tendît sa large coupe ou sa petite tasse, suivant ses besoins ou son poste. »

Avec quelle grandeur il peint ces pitons des montagnes qui attirent les nuages et les rendent à la terre en pluies fécondes?

« Si le temps et le lieu me le permettaient, dit-il, je ferais voir qu'il y a une multitude de pitons semblables sur les chaînes des hautes montagnes, des Cordillères, du Taurus, etc. et au centre de la plupart des îles... Il y en a de plusieurs formes et de différentes constructions... J'attribue l'attraction de ces pitons aux corps vitreux et métalliques dont ils sont composés... » Il cite aussi l'attraction des forêts, et il ajoute avec son charme ordinaire : « Ce n'est point dans les roseaux ni au fond des vallées que les naïades cachent leurs urnes éternelles, comme les représentent les peintres, mais au sommet des rochers couronnés de bocages et voisins des cieux. » La plus belle imagination s'exprime ici partout dans un langage exquis.

La plupart des oiseaux resèment le végétal qui les nourrit. Les semences volatiles sont en beaucoup plus grand nombre que les autres espèces, car les lieux élevés pour lesquels elles sont destinées, sont dépouillés de leurs végétaux par la pente de leur sol et par les pluies. Les vents d'automne de l'équinoxe sèment aussi les graines. Ainsi les feuilles, les tiges, les graines, les oiseaux, les saisons, les mers et les vents concourent d'une manière admirable à entretenir la végétation des montagnes. Chose étrange ! dit-il, il y a des générations constantes de plantes fondées sur l'inconstance des vents.

On doit sentir combien il est important de lier l'étude des plantes avec celle des autres ouvrages de la nature. On peut connaître par leurs fleurs, l'exposition du soleil qui leur convient; par leurs feuilles la quantité d'eau qui leur est nécessaire; par leurs racines, le sol qui leur est propre; et par leurs fruits, les lieux où elles doivent naître, et de nouveaux rapports avec les animaux qui s'en nourrissent.

Il croit notre globe nouveau, car s'il était un peu ancien, toutes les combinaisons de l'ensemencement des plantes seraient faites dans toutes ses parties, ce qui n'est point. « Ainsi par exemple, dit-il, il n'y aurait pas une île et un rivage inhabité de la mer des Indes qui ne fût planté de cocotiers et semé de cocos, que la mer y charie tous les ans, et qu'elle épand alternativement sur leurs grèves, au moyen de la va

riété de ses moussons et de ses courants. Or, il est constant que les rayons de ses arbres, dont les principaux foyers sont aux îles Maldives, ne sont pas encore répandus par toutes les îles de l'océan Indien. Si le monde était éternel et sans Providence, ses végétaux auraient subi il y a longtemps toutes les combinaisons du hasard qui les ressème; on trouverait leurs diverses espèces dans tous les sites où elles peuvent naître. »

Il parle admirablement des effets mutuels de la nature : « Quelquefois moi-même j'ai pris dans nos bois, dit-il, le murmure des peupliers et des trembles, pour celui des ruisseaux : plus d'une fois, assis sous leurs ombrages au bord des prairies, dont les vents faisaient ondoyer les herbes, ce double frémissement a fait passer dans mon sang la fraîcheur imaginaire des eaux. » N'est-ce pas charmant?

Il peint le souffle du printemps : « Dès que le soleil, parvenu au signe du Bélier, a donné le signal du printemps à notre hémisphère, le vent pluvieux et chaud du Sud part de l'Afrique, soulève les mers, fait déborder les fleuves, qui engraissent de leur limon les champs voisins, et renverse dans les forêts, les vieux arbres, les troncs desséchés, et tout ce qui présente quelqu'obstacle à la végétation future. Il fond les neiges qui couvrent nos campagnes, et s'avançant jusque sous le pôle, il brise et dissout les masses énormes de glace que l'hiver y avait accumulées. Quand cette révolution, commune par toute la terre sous le nom du coup de vent de l'équinoxe, est arrivée au mois de mars, le soleil tourne nuit et jour autour de notre pôle, sans qu'il y ait un seul point dans tout l'hémisphère septentrional qui échappe à sa chaleur. A chaque parallèle qu'il décrit dans les cieux, une ceinture de plantes nouvelles éclot autour du globe. Chacune d'elles parait successivement au poste et au jour qui lui sont assignés, elle reçoit à la fois la lumière dans ses fleurs et la rosée du ciel dans son feuillage. »

Il remarque avec philosophie que le blé, le principal soutien de la vie humaine, est porté par des herbes, et exposé à la merci des moindres vents. Mais si nos moissons étaient portées par des forêts, lorsque celles-ci sont détruites par la

guerre, ou incendiées par notre imprudence, ou renversées par les vents, ou ravagées par les inondations; il faudrait des siècles pour les voir renaître dans un pays. La faiblesse des graminées leur est plus utile que la force ne l'est aux grands arbres.

Il revient toujours aux vastes pensées : « J'aime à me représenter, dit-il, ces premiers temps du monde, où les hommes voyageaient sur la terre avec leurs troupeaux, en mettant à contribution tout le règne végétal. Le soleil les invitait à s'avancer jusqu'aux extrémités du Nord avec le printemps qui le devance, et à en revenir avec l'automne qui le suit. Son cours annuel dans les cieux semble réglé sur les pas de l'homme sur la terre. Pendant que cet astre s'avance du tropique du Capricorne à celui du Cancer, un voyageur parti de la zone torride à pied, peut arriver sur les bords de la mer Glaciale, et revenir ensuite dans la zone tempérée, lorsque le soleil retourne sur ses pas, en faisant tout au plus quatre à cinq lieues par jour sans trouver dans la route ni les chaleurs de l'été, ni les frimats de l'hiver. C'est en se réglant sur le cours annuel du soleil, que voyagent encore quelques hordes tartares. Quel spectacle dut offrir la terre à ses premiers habitants, lorsque tout y était à sa place et qu'elle n'avait point encore été dégradée par les travaux imprudents ou par les fureurs de l'homme! Je suppose qu'ils partirent de l'Inde, le berceau du genre humain, pour s'avancer au Nord. Ils traversèrent d'abord les hautes montagnes de Bember, toujours couvertes de neige, qui entourent comme un rempart l'heureuse contrée de Cachemire, et qui la séparent du royaume brûlant de Lahor. Elles se présentèrent à eux comme d'immenses amphithéâtres de verdure, qui portaient du côté du Midi, tous les végétaux de l'Inde, et du côté du Nord, tous ceux de l'Europe. Ils descendirent dans le vaste bassin qu'elles renferment, et ils y virent une partie des arbres fruitiers qui devaient enrichir un jour nos vergers. Les abricotiers de la Médie et les pêchers de la Perse, bordaient, de leurs rameaux fleuris, les lacs et les ruisseaux d'eau vive qui l'arrosent. En sortant des vallées toujours vertes de Cachemire, ils pénétrèrent bientôt dans les forêts de l'Europe, et se reposè-

rent sous les feuillages des grands hêtres et des ormes touffus qui n'avaient ombragé que les amours des oiseaux, et qu'aucun poëte n'avait encore chantés. Ils traversèrent les vastes prairies qu'arrose l'Irtis, semblables à des mers de verdure, et diversifiées çà et là de longs tapis de lis jaunes, de lisières de ginzengs et de touffes de rhubarbes aux larges feuillages : en suivant ses bords ils s'enfoncèrent dans les forêts du Nord, sous les majestueux rameaux des sapins, et sous les ombrages mobiles des bouleaux. »

Un ciel bas et rigoureux dut arrêter leur course, mais l'auteur se plaît aussi à décrire le Nord dans ses neiges et ses frimats. Nous renvoyons à l'original. Voyez ensuite sa description admirable des îles de la mer du Sud. Il termine cette Étude onzième avec sa grâce incomparable. « Heureux aujourd'hui, s'écrie-t-il, qui, au lieu de parcourir le monde, vit loin des hommes! Heureux celui qui ne connaît rien au-delà de son horizon, et pour qui le village voisin même est une terre étrangère! Il n'a point laissé son cœur à des objets aimés qu'il ne reverra plus, ni sa réputation à la discrétion des méchants. Il croit que l'innocence habite dans les hameaux, l'honneur dans les palais, et la vertu dans les temples. »

Le livre XII présente l'application de ces principes harmoniques à la nature même de l'homme, puisque l'homme est formé de deux puissances, l'une physique et l'autre intellectuelle, qui l'affectent perpétuellement de deux sentiments contraires, dont l'un est celui de sa misère et l'autre celui de son excellence. Ces deux puissances sont très-heureusement satisfaites dans les diverses périodes des passions, des âges et des occupations auxquelles la nature a destiné l'homme, comme l'agriculture, le mariage, l'établissement de la postérité, la religion. Ce qui nous paraît délicieux et ravissant dans nos plaisirs, vient du sentiment de l'infini, ou de quelque autre attribut de la Divinité, qui se trouve à l'extrémité de nos perspectives.

Mais au contraire, nos maux et nos erreurs viennent de ce que nous croisons souvent ces sentiments naturels par les préjugés de l'éducation et de la société, en sorte que nous

portons souvent le sentiment de l'infini sur les objets passagers de ce monde, et celui de notre misère et de notre faiblesse, sur les plaos immortels de la nature. En regrettant de n'avoir fait qu'effleurer cette riche et sublime matière, l'auteur croit avoir par elle, prouvé la nécessité de la vertu et en avoir indiqué la source, dans la nature même de l'homme et dans son propre cœur.

Le sentiment lui semble au-dessus de la raison, et c'est dans le sentiment qu'il trouve la preuve de la Divinité et de l'immortalité de l'âme. S'il signale l'impuissance de la raison à nous consoler, il fait voir que le sentiment, au contraire, avengle dans ses désirs, poursuit dans ses goûts, les attributs de la Divinité, l'infini, l'étendue, la durée, la puissance, la grandeur et la gloire, qu'il en mêle les désirs ardents à toutes nos passions; qu'il leur donne ainsi une impulsion sublime; et, en subjuguant notre raison, qu'il devient lui-même le plus délicieux instinct de la vie humaine.

Il nous fait retrouver dans la morale, dans l'amour, es contrastes qu'il nous a déjà signalés dans la nature, et reconduit toujours heureusement au sentiment de la Divinté : « Avec ce sentiment, dit-il, tout est grand, noble, beau, invincible dans la vie la plus étroite; sans lui tout est faible, déplaisant et amer au sein même des grandeurs. »

Le livre XIII indique déjà, en 1784, les réformes où la révolution, cinq ans après, allait arriver, et de nouvelles harmonies politiques et morales. L'auteur vante la petite propriété et la petite culture. Partout il loue l'agriculture : « L'agriculture, dit-il, rend les mariages faciles et heureux. Elle fait naître beaucoup d'enfants qu'elle emploie, dès qu'ils savent à peine marcher, à recueillir les biens de la terre ou à garder les troupeaux; mais elle ne produit tous ces avantages que dans la petite propriété. » Il remarque que la nature a partagé avec l'homme l'administration de l'agriculture : « Elle s'est réservé, dit-il, les vents, les pluies, le soleil, le développement des plantes, et elle est bien exacte à ordonner les éléments suivant les saisons; mais elle a laissé à l'homme les convenances des végétaux avec les terrains, les proportions que leur culture doit avoir avec la société qui

s'en nourrit, et tous les autres soins que demandait leur conservation, leur distribution et leur police. » Et il ajoute : « Je crois cette remarque assez importante pour établir parmi nous la nécessité d'un ministre particulier de l'agriculture. »

Il montre comme le travail du corps charme les soucis de l'âme, en fixe l'inquiétude naturelle et fait fleurir la santé et le bonheur!

Peu de gens, il est vrai, dans le conseil des rois, s'occupent du bonheur des hommes. Mais le peuple pourtant n'est point son idole et il en reconnaît les défauts. Il voudrait un Paris immense, beau, heureux, où le genre humain viendrait jouir et s'instruire.

Ces rêves sont nobles et agréables. Une savante mesure y règne, et si l'auteur eût dirigé le mouvement où il poussait, on n'aurait vu ni crimes, ni malheurs. Cet abandon d'un sage est plein de savoir, et d'une sensibilité profonde.

Le livre XIV et dernier est sur l'éducation et pour en remplacer la rigueur, le pédantisme et l'ambition, par la bonté et la simplicité : « Les générations nouvelles, dit-il avec grâce, ressemblent aux rosées et aux pluies du ciel qui rafraîchissent les eaux des fleuves, ralenties dans leurs cours, et prêtes à se corrompre. » Cependant il estime bien au-dessus de la jeunesse, la vieillesse et le savoir qui nous rapprochent du ciel. C'est avec plaisir que nous trouvons cette opinion chez un sage, tandis que les poëtes vantent trop la jeunesse, toujours si emportée. Il propose un plan charmant d'éducation en action : Au commencement de septembre il conduirait ses élèves à la campagne, divisés sous plusieurs drapeaux : « Je leur donnerais, dit-il, une image de la guerre. Je les ferais coucher sur l'herbe, à l'ombre des forêts : là ils prépareraient eux-mêmes leurs aliments ; ils apprendraient à défendre et à attaquer un poste, à passer une rivière à la nage. »

Il veut que l'amour les occupe de très-bonne heure : « Je voudrais, dit-il agréablement, que nos jeunes gens passent cultiver le sentiment de l'amour au milieu de leurs travaux, ainsi que Jacob. N'importe à quel âge, dès qu'on est capable

de sentir, on est capable d'aimer. » Il ajoute : « On n'imagine pas ce que serait devenue notre société livrée à toutes les inconséquences de notre éducation, à tous les préjugés de nos conditions et aux ambitions de chaque parti, si les femmes ne nous avaient croisés en chemin. » Parole profonde !

Près de finir son ouvrage, il remercie ses ennemis. « Leurs persécutions, dit-il, ont causé mon repos. Je dois à leur ambition dédaigneuse, une liberté préférable à leur grandeur. C'est à eux que je dois les études délicieuses auxquelles je me suis livré. La Providence ne m'a point abandonné comme eux; elle m'a suscité des amis. » S'il n'a pas eu tous les biens qu'il désirait sur la terre, il s'applaudit du faible bien qu'il a pu faire. Heureux s'il a pu ramener les hommes à la Divinité, vers laquelle la nature, le temps, nos propres misères et nos affections secrètes nous entraînent avec tant de rapidité. »

Il attribue au mérite des lettres la révolution qui semble se préparer : « Hommes de lettres ! s'écrie-t-il, sans vous, l'homme riche n'aurait aucune puissance intellectuelle, son opulence et ses dignités lui seraient à charge. Vous seuls vous rappelez les droits de l'homme et de la Divinité. Partout où vous paraissez, dans le militaire, dans le clergé, dans les lois, dans les arts, l'intelligence divine se montre, et le cœur humain soupire. Vous êtes à la fois les yeux et la lumière des nations ! »

Une belle récapitulation résume son ouvrage, et l'*explication des figures* est un dernier chapitre grandiose sur le globe, les pôles, le cours des fleuves, avec un aperçu vengeur sur les guerres maritimes et leur atrocité.

Dès qu'on a fini de lire, on reprend, à ses moments de loisir, le premier volume, et l'on recommence.

Plus tard, dans son quatrième volume, il ajouta *Paul et Virginie* et *l'Arcadie*.

Après nous avoir décrit en maître quelques tempêtes dans les *Études*, il se surpassa dans *Paul et Virginie*, il en décrivit une des plus terribles, et il exposa à sa fureur l'objet le plus beau, le plus modeste, le plus tendre. Entraîné par son goût des mers et par son cœur, il sut unir dans un ro-

man sans pareil, les beautés de l'âme et de la nature, leur péril, leur douleur. Il atteignit le comble du beau et du pathétique. Jamais les anciens ni les modernes n'avaient rien écrit, rien senti d'aussi profond, d'aussi noble, rien de si élégant et de si exquis.

Et dans ce doux roman, comment sait-il faire parler un sage, ce colon qui raconte! Avec quel charme, avec quelle force, avec quelle mélancolie! Il l'établit dans cette île peu habitée, au sein des forêts, au bord d'une rivière, séduit par une douce température et par la tranquillité.

Le colon dit : « Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin, et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus ; je les plains. Si je rencontre quelqu'infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie. Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix... Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix; les protections, la fortune, la réputation, les voluptés et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus se disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière, qui se brisent en écumant contre les rochers de son lit, et disparaissent pour ne revenir jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps, vers l'océan de l'avenir qui n'a plus de rivages; et par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son Auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins. »

L'auteur ajouta encore aux *Études*, un septième et dernier volume, les *Vœux d'un solitaire*, ouvrage politique, mais où le sentiment religieux préside assez pour que nous nous y arrêtions dans un ouvrage sur la religion. Bernardin de Saint-Pierre est si supérieur sur tous les sujets, que ce qu'on

avait cru découvrir de nos jours, sur un troisième ou quatrième pouvoir *modérateur*, ce que B. Constant a dit de plus savant sur ce sujet (sans compter Platon), se trouve ici! Ce pouvoir *modérateur* du roi, ajouté à son pouvoir exécutif, ce pouvoir qui doit tout sauver, est bien défini par l'auteur; et remarquons qu'à toutes les époques, quelques esprits se montrent faits pour les conduire, qui eussent évité les malheurs et les crimes si on les avait crus. Tandis que la foule se précipitait, Bernardin de Saint-Pierre lui disait ce qu'il fallait pour l'instruire et la guider, comme le disait aussi Necker et quelques autres chefs éclairés.

Bernardin de Saint-Pierre commence ce volume avec sa grâce accoutumée. Après un hiver affreux, il descend, le 1er mai 1789, dans son petit jardin à Paris, où il juge des plantes qui peuvent vivre et résister dans le Nord. Là il rêve, il contemple les peuples et les événements, il adresse à sa patrie, les vœux d'un solitaire, et lui donne les plus savants et les plus beaux avis. Appuyé sur ses précédentes Études, où il a signalé surtout les *convenances* dans les créations de Dieu, il dit magnifiquement : « Ce n'est point à la force que Dieu a donné un empire durable, c'est à l'harmonie. C'est par leur harmonie que les petites choses se rassemblent et deviennent grandes; et c'est souvent à cause de leurs forces que les grandes se séparent, se heurtent, se brisent et deviennent petites. »

« L'Assemblée, dit-il, n'admet que deux pouvoirs primitifs dans la monarchie, le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Elle attribue le premier à la nation et le second au roi. Mais je conçois dans la monarchie, ainsi que dans toute puissance, un troisième pouvoir nécessaire au maintien de son harmonie, je l'appelle *modérateur*. » Cette idée devait devenir plus tard celle des politiques habiles.

« L'homme cherche partout le repos et la paresse, dit-il, il se donne des lois, des chefs. Il établit partout des bases à sa faiblesse, mais partout la nature renverse ces bases et le force, à son exemple, de se lever et de combattre. Elle-même n'a composé ce globe et ses habitants que de contraires qui luttent sans cesse. Les peuples qui ont prospéré ont été gou-

vernés par deux puissances opposées, et ceux qui se sont ruinés n'ont été régis que par une seule, parce que la nature ne forme d'harmonies que par des contraires.

Ainsi les éphores à Sparte, les tribuns à Rome et aussi le dictateur, servaient de puissance modératrice. Un gouvernement qui se meut toujours, ne peut avoir des institutions sans élasticité. La nature ne tire des harmonies constantes, dit-il, que des puissances mobiles. Il en conclut qu'un gouvernement est bon lorsqu'il est formé de deux puissances qui se balancent, lorsque son chef joint au pouvoir exécutif, le pouvoir *modérateur*, et que ce gouvernement a pour centre le bonheur du peuple.

La loi de responsabilité des ministres, qu'il ne connaissait pas, a amélioré encore et assuré le pouvoir *modérateur* (1).

Au reste, l'impôt graduel, augmenté à mesure qu'on aurait plus de vingt arpents de terre, est indiqué par lui. Et, chose curieuse, il reconnaît *le droit au travail*, dont on a fait tant de bruit en 1848, il dit : « Je désire que tout homme valide, manquant de travail, ait le droit d'en demander à l'assemblée de son village ou de son quartier. » La demande (faute de travail à l'endroit même) pourra remonter jusqu'à l'Assemblée.

Il soigne le bonheur de tous et celui des enfants ; il dit : « Voulez-vous attacher les enfants à vos exercices ? faites comme la nature pour les siens : attachez-y du plaisir, ils y courront d'eux-mêmes. » Mais il proscrit la vanité et l'émulation.

Déjà dans les volumes des Etudes, en 1784, seul et sans appui, il avait attaqué les abus ; ici il développe plus d'idées politiques mais toujours soumises à l'ordre éternel de Dieu. Il rappelle ici avec charme qu'en composant les Etudes de la nature il a éprouvé les plus douces jouissances de sa vie. Il acheva de les écrire dans un petit donjon de la rue Neuve-Saint-Etienne-du-Mont (bientôt détruit), où il travailla durant quatre ans, au milieu d'une solitude profonde et d'un horizon enchanteur,

(1) Oserons-nous ici renvoyer le lecteur à notre *Essai sur l'histoire politique* ?

Il veut que les prêtres soient mariés; mais depuis combien de temps demande-t-on le mariage des prêtres? Dans ce livre est la sagesse qui doit guider les religions et les nations. Comment cherche-t-on d'autres guides que ces penseurs? Il ne faut que les étudier, les croire et les suivre. A tout moment l'erreur et de faux chefs reprennent l'empire pour être abandonnés plus tard.

Ce septième et dernier volume est terminé par *le Café de Surate* et *la Chaumière indienne*.

Dans *le Café de Surate*, il compare Dieu au soleil que chaque homme croit avoir à lui seul. Chaque peuple croit renfermer Dieu dans ses temples, mais tous les temples du monde ne sont faits qu'à l'imitation de celui de la nature : «On trouve dans la plupart, dit-il, des bénitiers, des colonnes, des voûtes, des lampes, des statues, des inscriptions, des livres de la loi, des sacrifices, des autels et des prêtres. Mais dans quel temple y a-t-il un bénitier aussi vaste que la mer, qui n'est point renfermée dans une coquille? d'aussi belles colonnes que les arbres des forêts, ou ceux des vergers chargés de fruits? une voûte aussi élevée que le ciel, et une lampe aussi éclatante que le soleil? Ou verra-t-on des statues aussi intéressantes que tant d'êtres sensibles qui s'aiment, qui s'entr'aident et qui parlent? des inscriptions aussi intelligibles et plus religieuses que les bienfaits mêmes de la nature? un livre de la loi aussi universel que l'amour de Dieu fondé sur notre connaissance, et que l'amour de nos semblables sur nos propres intérêts? des sacrifices plus touchants que ceux de nos louanges pour celui qui nous a tout donné, et de nos passions pour ceux avec lesquels nous devons tout partager? Enfin un autel aussi saint que le cœur de l'homme de bien, dont Dieu même est le pontife? Ainsi plus l'homme étendra loin la puissance de Dieu, plus il approchera de sa connaissance; et plus il aura d'indulgence pour les hommes, plus il imitera sa bonté. Que celui donc qui jouit de la lumière de Dieu répandue dans tout l'univers, ne méprise pas le superstitieux qui n'en aperçoit qu'un petit rayon dans son idole, ni même l'athée qui en est tout à fait privé, de peur qu'en punition de son orgueil il ne lui arrive

comme à ce philosophe qui, voulant s'approprier la lumière du soleil, devint aveugle et se vit réduit, pour se conduire, à se servir du lampion d'un nègre.

La Chaumière indienne est un conte à la fois gai et profond, dont la conclusion est qu'il faut chercher la vérité avec un cœur simple, qu'on ne la trouve que dans la nature, et qu'on ne doit la dire qu'aux gens de bien puisque les autres n'en voudraient pas. Ce n'est pourtant pas aux seuls gens de bien que le Christ venait la dire; il croyait qu'elle pouvait rappeler aussi ceux qui s'égarent.

Remarquons bien le système de Bernardin de Saint-Pierre qui est de chercher les intentions de Dieu et ses combinaisons là où les autres ne cherchent que la loi de la pesanteur ou du vide. Sans doute il y a de telles lois, mais on se fourvoie à les isoler trop et à quitter le guide du sentiment. Dans *les Harmonies de la nature* il reprit ces idées admirablement et dans un style encore plus doux et plus exquis. Bernardin de Saint-Pierre a traité ainsi la question du *bien et du mal* qui nous occupe, et ce qui la tranche le mieux c'est l'impression victorieuse d'un Dieu dans notre âme, qui nous parle et qui nous rassure.

CHAPITRE XXIV

UN SAVANT ATHÉE.

A l'appui de ce que dit Bernardin de Saint-Pierre sur le défaut de nos méthodes, je citerai un exemple sur lequel on pourrait épuiser les épithètes de la lettre de madame de Sévigné; c'est un exemple le plus extraordinaire, le plus amusant, presqu'incroyable, d'une naïveté inouïe, ridicule, stupide même, quoique l'homme (mort depuis) fût des plus distingués et fameux même par quelques expériences physiques très-habiles.

Ce savant italien était athée. Il l'avouait, il disait que la science l'avait mené là (quelle science!), mais il ajoutait . —

— J'avoue pourtant qu'un objet inquiète mon athéisme, c'est l'œil et ses combinaisons!

O niaiserie immense! O enseignement détestable! Ce pauvre homme, mal dirigé dès l'origine, n'avait rien remarqué des causes finales! On ne lui avait rien fait voir, et de lui-même, du sein de son athéisme, il avait remarqué l'œil.

O fait qui nous ouvre un monde de certitode! O exemple à conserver de la nécessité d'une première direction forte et profonde!

Qui ne comprend par là, que si, dans sa jeunesse, on avait montré à cet homme, les merveilles, non pas seulement de l'œil, mais les merveilles morales, les passions, la paternité, la vertu, la poésie, la politique, la gloire, la pensée, il n'eût été un croyant *inébranlable*?

Il s'agit bien de l'œil vraiment et de ses combinaisons! Galien admirait les prodigieuses combinaisons de *toutes les parties du corps*; mais bien au-dessus sont pour le moraliste, le sentiment, la raison, la bonté, la vertu, la science devineresse, la foi quand on a saisi l'idée de Dieu dans ses œuvres, et surtout dans le cœur humain! Rousseau dit que les œuvres de Dieu lui ont montré partout les causes finales. Et Voltaire dit que si les causes finales se voient dans tous les travaux des hommes, elles éclatent bien plus évidemment dans les ouvrages de Dieu. Les grands hommes sont le plus bel œuvre du ciel, bien qu'ils portent tous un cachet humain, une certaine imperfection, une certaine faiblesse par où ils sont *hommes*.

CHAPITRE XXV

RÉPONSE A CET ATHÉE.

Je lui disais :

— Imaginez un jeune homme en voyage : le soir très-fatigué et refroidi, il voit une maison éclairée; il y entre. La maison est vaste et commode, un grand feu est allumé. Il s'approche du feu, se réchauffe. Une table paraît toute servie,

des mets exquis. Une voix lui dit : C'est à vous. Il se met à table, soupe heureux, boit bien, le vin est excellent, il est animé, reconnaissant. Il marche et trouve une chambre ouverte. Un bon lit l'attend, une femme charmante y est endormie. Elle s'éveille et doucement l'appelle.

Dira-t-il que tout est par hasard? Le hasard forma-t-il le repas, le feu, les assiettes, les mets, le vin, le lit, la femme et ses charmes? La maternité qui va suivre?

Et si tout n'est pas toujours si bien préparé, si la table n'est pas toujours servie, si l'homme doit subir la loi du travail; les richesses de l'univers, en définitive, ne passent-elles pas toutes en héritage aux races nouvelles?

Qui ne voit donc que l'enseignement de la religion sauvage la plus stupide, mais où Dieu préside, vaut mieux que toute la science de nos jours?

Je disais encore à cet athée : — Mais, monsieur, Dieu n'a-t-il pas créé l'amour? (Les savants ne comprennent pas l'amour.) Dieu n'a-t-il pas attaché la perpétuité des races à des émotions suprêmes? Aristote indique que Dieu brille surtout au moment du triomphe de la nature, au moment incomparable où sa pensée se joint à celle de la tendresse; et c'est là sans doute que Dieu a le plus victorieusement gravé en nous la marque de l'ouvrier.

Cela arriverait-il *par hasard?* La maternité, créer l'image de ce qu'on aime, le porter dans son sein, cette combinaison digne des autres délices, la délicatesse des détails, le caractère touchant de la femme, qui s'y montre en plusieurs traits, les grâces de la famille, l'amour singulier, extrême, du petit enfant pour sa mère, cette suite de faits pathétiques où éclate une sensibilité sans bornes et qui nous promet d'autres destinées analogues, l'enchantement ravissant des petits enfants entre eux, une poésie voluptueuse et chère, et sainte, voilà ce qui instruit l'univers, et si le christianisme eut des côtés faux, il fut attaqué par les côtés faux.

Mais est-on bien sorti d'erreur?

Je disais encore à ce savant : — La femme et la destinée de la femme, sa délicatesse, sa beauté, n'est-elle pas plus merveilleuse que la formation de l'œil? L'homme a été pour

elle plein de passion, mais plein de jalousie et d'injustice. Danger du pouvoir même qu'elle a sur lui! Bien plus! dans quelques cultes, il a rendu la femme responsable de sa chute *à lui!* Elle a payé, chez les modernes, la faute d'Ève qui lui était sans cesse reprochée, et elle a été plus mal traitée que dans l'antiquité. Créée par Dieu avec tendresse, objet de la pitié du ciel, l'homme peu intelligent l'a assujettie à un mariage sans appel, dont le poids retombe sur sa faiblesse. Pour qu'elle soit *elle* et qu'on puisse la juger, il faut qu'elle sorte d'un long esclavage.

Dans l'antiquité quelques femmes furent être libres, mais la liberté a été beaucoup plus difficile chez les modernes. Le christianisme a écrasé la femme, car l'homme seul a secoué le joug.

Comme l'homme en accablant la femme de faux préceptes, avait besoin d'elle, on imagina de sacrifier un certain nombre de femmes qui seraient consacrées à la santé, à la raison de l'homme. On aurait pu du moins entourer ces femmes sacrifiées de quelque pitié, de quelque respect. Non! elle vécurent et moururent misérables. Les hommes s'emparèrent des emplois, des affaires, des richesses; les femmes dépouillées de tout, ne durent rien accepter, et la pauvreté leur fut commandée comme l'honneur même.

L'honneur pour elles fut le plus frivole du moode, et i fut par là le plus cruel.

Enfin, enfin la philosophie se fait jour, éclate, la femme comprend le passé, met son espérance dans l'avenir. L'homme n'a-t-il pas été lui-même victime de la dureté de ses lois? Il a été joué et pillé par la femme; juste retour!

Plusieurs grands écrivains, plusieurs femmes leurs égales, ont rapporté une morale vraie qui n'a plus qu'à passer dans les lois. Nous reverrons des passions aussi hautes que celle de Porcie pour Marcus Brutus. Aujourd'hui nous adorons un Dieu qui a créé ces affections.

Madame Sand après s'être écriée : « Oh! que la vie est belle, que l'humanité est belle! » cherche ce que l'homme a fait de la vie et de l'humanité?

Il faut leur restituer leur vrai caractère.

CHAPITRE XXVI

SUITE.

Je demandais à cet athée : — Comment appellerons-nous ce sentiment profond pour la Divinité qui est la réponse à la question du bien et du mal ?

Les catholiques se plaisaient dans une *sainte componction;* c'est un regret du péché, mêlé de douceur. Nous pouvons tous, en regret de nos fautes, éprouver une sainte componction, mais le mot *sainte adoration* nous semble caractériser mieux et plus heureusement notre émotion. Cent fois le jour par une idée, une impression, une simple circonstance, nous sommes conduits à la *sainte adoration.*

Quoi! nous éprouverions cette adoration, et elle serait une chimère! *Elle est parce qu'elle est.* Elle nous est garant d'un Dieu puissant et bon, et nous abandonnons au *mystère*, ce qui, dans l'univers, nous semble inexplicable. La jeunesse porte vers Dieu sa joie excessive ou sa douleur extrême. La mère lui confie et lui demande son enfant mourant. Le soir de la vie se réfugie dans cette adoration et y trouve un plaisir de calme et d'harmonie, au-dessus de tous les plaisirs.

Si l'on dit que l'adoration intellectuelle de Dieu, celle du Phédon, est préférable à cette sainte adoration réservée à la tendresse, nous demanderons pourquoi combattre une sensibilité que la sagesse dirige? Les émotions se plaisent à remonter à leur source. La tendresse remonte à sa source, à Dieu. Les âmes sensibles ne se plairont-elles devant Dieu que par l'esprit?

CHAPITRE XXVII

PENSÉES RELIGIEUSES.

Bernardin de Saint-Pierre ne fut pas le seul écrivain de

son temps d'une piété profonde. Avec le progrès des lumières, l'exaltation s'éloigna de plus en plus de la lettre; la foi devint plus vague et plus sublime. Le Christ apparut sous un jour plus suave, plus pur. Quelques âmes en pénétrèrent mieux le secret.

La religion ainsi comprise deviendra un jour comme le stoïcisme dont on n'a jamais dit qu'il était superstitieux, ni auquel on n'a jamais demandé des preuves et des miracles. Est-il beau de se dévouer au service des hommes? Est-on un idolâtre pour aimer sa patrie? La charité, dégagée des illusions qui ont aidé à l'établir, sera aussi vraie que le stoïcisme, et plus belle. Déjà Cicéron, chrétien avant le Christ, cherchait sur le tombeau de sa fille Tullie, quelque espoir de vertu divine et d'éternité. Il aimait sa fille dans l'ordre de sentiment d'où la charité est née. Cicéron n'était point alors superstitieux; il manquait plutôt de cette ferme confiance que Platon sut inspirer à d'autres.

Le succès de la charité, son règne dans le monde, est la réponse à l'égoïsme, au monde positif, à ceux qui croient que l'or, la ruse, la violence règnent sur la terre.

Voltaire n'appelait-il pas l'Eternel, *créateur et rémunérateur, vengeur et pardonneur*? N'eût-il pas aimé une religion simple, puisqu'il aimait les quakers, puisqu'il disait : « Oui, si la mer ne me faisait pas un mal insupportable, ce serait dans ton sein, ô Pensilvanie, que j'irais finir le reste de ma carrière, s'il y a du reste. »

Nous choisirons quelques pensées chez un écrivain qui porta loin la douceur intime et intérieure :

Quand ils s'affligent des maux terrestres et naturels, dis leur qu'ils sont séparés de Dieu, et que c'est là la seule et véritable affliction qu'ils doivent compter quand ils seront assez heureux pour la sentir.

Le pirronisme naît et augmente à mesure que nous descendons; il disparaît quand on s'élève : les fous se moquent

les uns des autres; les sages s'honorent, s'approuvent et se félicitent mutuellement. La raison de cela, c'est que la folie vient de l'égoïsme et la sagesse de la charité.

Le seul mérite qui se trouve dans les prospérités et les joies de ce monde, c'est qu'elles ne peuvent pas nous empêcher de mourir.

Dieu était seul quand il a formé l'homme, il veut être seul à l'instruire.

La plus douce de nos jouissances est de sentir que Dieu peut se marier en nous avec la sagesse, ou plutôt que la sagesse ne peut jamais venir en nous sans lui, ni lui sans la sagesse.

Voulons-nous obtenir tout? Demandons tout au nom de notre indigence.

C'est pour que l'homme porte sa tête dans les cieux qu'il ne trouve pas ici-bas de quoi reposer sa tête.

Si vous gardez mes lois elles vous garderont. Telles sont les promesses de la sagesse.

Si tu as l'amour de Dieu, tu n'auras jamais de peine; mais il faut cet amour vrai, brûlant, intrépide, qui donne l'intérêt pour les hommes, la charité, le courage, la générosité. Avec un tel amour, on est toujours grand, toujours humble, toujours heureux; avec un tel amour on aime tout, et cependant on n'aime rien, c'est-à-dire qu'on n'aime que ce qui

est bien et vrai, et qu'on n'a aucun lien avec ce qui est passager.

Nous voyons la terre, les astres, toutes ces merveilles de la nature agir avec exactitude et avec un ordre divin; et pourtant nous sommes encore plus grands que toutes ces choses-là. O homme! respecte-toi, mais tremble de n'être pas sage.

Plus on avance dans les vertus, moins on s'aperçoit des défauts des autres; comme si un homme était placé sur le sommet d'un mont d'où il pût découvrir un horizon immense, il ne verrait pas les difformités de ceux qui habiteraient cet espace, et son élévation même lui donnerait un intérêt vif et tendre pour ceux qu'il saurait être de la même nature que lui. Que doit donc être l'amour de Dieu pour les hommes!

Sans cesse il découle de l'âme de l'homme des courants d'eau vive qui prennent la place de ceux qu'il a laissés corrompre; ainsi quand il a cessé de veiller et que quelques-uns de ces courants se trouvent par sa faute infectés de venin, qu'il ne perde pas courage pour cela! Mais qu'il se tienne seulement sur ses gardes, qu'il se prive de ses vicieuses habitudes, et qu'il prie. Bientôt la lumière donnant un salutaire mouvement aux sources vives de son âme, il en verra sortir des courants nouveaux et purs qui seront co rapport avec la vie et qui lui en feront sentir les douceurs.

Aimer Dieu, engager nos semblables à le rechercher, se plaire à l'étude de ses lois, et à s'occuper de lui, c'est beaucoup pour notre avancement particulier. Mais il faut quelque chose de plus pour monter dans la chaire de vérité. Il suffit pour nous nourrir et pour nous rendre la santé, de

goûter les fruits de la sagesse; mais cela n'est pas suffisant pour être jardinier et pour les faire goûter aux autres.

La coupe de l'amertume a été versée sur la terre. Il faut que tous les hommes en boivent, chacun selon ses maux, ses besoins, sa destination. Elle a une grande propriété, c'est d'éclaircir notre intelligence.

Craignons ce qui est mal, mais ne craignons que cela, et nous aurons toujours le cœur dans la joie.

La pieuse humilité doit nous conduire à la prière, et la prière à la paix de l'âme, tandis que l'étude ne nous mènerait qu'à la science, et la science à l'orgueil et au trouble qui la suit.

J'aime à voir une opinion répandue chez les Chinois, qu'il fallait que leurs musiciens eussent des mœurs pures et le goût de la sagesse pour tirer des sons réguliers et parfaits de leurs instruments.

Ils ne veulent entendre parler que de la loi naturelle et moi aussi; mais non pas de la loi naturelle des bêtes : car il y a une loi naturelle pour l'intellectuel, et c'est la seule qui se compte.

Quelque sublime que soit un génie, même dans les choses de l'esprit, il ne pourra se soutenir qu'autant qu'il se fondera sur la piété.

C'est du fond de mon être que je me suis dit souvent que

nous nous flatterions en vain de réussir en quoi que ce soit, si auparavant nous ne prenions pas la précaution de prier.

La femme est meilleure, l'homme plus vrai.

A l'âge de dix-huit ans, il m'est arrivé de dire, au milieu des confessions philosophiques que les livres m'offraient : *Il y a un Dieu, j'ai une âme, il ne faut rien de plus pour être sage*, et c'est sur cette base-là qu'a été élevé ensuite tout mon édifice.

Tenir bon, c'est la vraie prière, en ce que c'est celle qui maintient toute la place en état.

Si l'homme est né dans le centre, il n'est rien qu'il ne puisse voir, rien qu'il ne puisse embrasser; au contraire, la seule faute qu'il puisse commettre, c'est d'isoler et de démembrer quelque partie de la science, car alors c'est attaquer directement son principe, en ce que c'est diviser l'unité.

L'homme naît et vit dans les pensées.

Souvent j'aurais voulu des occasions de développer aux hommes les bases sur lesquelles tout mon édifice repose, et les principes qui font mon bonheur. J'ai même quelquefois murmuré de ce que ces occasions étaient si rares; mais quand j'ai réfléchi combien l'homme était éloigné de sa véritable voie, et même de vouloir écouter la langue de son désir; quand en outre j'ai senti combien il donnerait peu de temps à l'instruction, en raison des immenses et nombreux circuits qu'il faudrait lui faire faire, et que ce grand œuvre est la seule chose qu'il ait à faire; alors je me tais, je me calme, je

me replie sur moi-même, je me contente de me jeter dans les bras de mon Dieu, et de le prier de rappeler à ce doux foyer tous mes frères.

Peu de gens croiraient ce que j'ai senti, c'est que dans les plus grandes tribulations et dans les plus grandes injustices que nous puissions éprouver, nous serions encore plus embarrassés de nos prospérités et de nos faveurs que tourmentés par nos maux et nos désastres, si nous avions soin de contempler les secours puissants qui nous entourent et ne nous abandonnent jamais.

L'Espagnol fait cette prière : *Mon Dieu, garde-moi de moi.*

Une des vives douleurs de mon âme est de voir combien est grand le péché qui dévore le monde, car ce péché n'est autre que de s'abandonner universellement à l'inquiétude, à la défiance, et à tous ces mouvements cupides et impatients qui entraînent tous les humains, tandis qu'ils ont si près d'eux l'abondante source qui pourrait leur procurer tout ! Ils sont dans Dieu, ils vivent par lui, ils vivent de Dieu, et cependant ils vivent comme si Dieu était absent, ou plutôt comme si Dieu n'était point.

Les vérités supérieures procèdent à tous les instants et produisent sans cesse des vérités nouvelles.

J'ai eu le bonheur de sentir et de dire que je me croirais bien malheureux si quelque chose me prospérait dans le monde.

Le 18 janvier 1803, qui complète ma soixantaine, m'a ou-

vert un nouveau monde. Mes espérances spirituelles ne vont qu'en s'accroissant. J'avance, grâce à Dieu, vers les grandes jouissances qui me sont annoncées depuis longtemps et qui doivent mettre le comble aux joies dont mon existence a été comme constamment accompagnée dans ce monde.

A la fin de ma vie terrestre je ne dirai point que j'aie passé dans le monde : car, dans le vrai, je n'aurai passé qu'à côté du monde, soit dans la fortune, soit dans les honneurs, soit dans les plaisirs mondains, soit même dans ces joies vives et pures que le sort a permis de goûter à ceux qui n'ayant pas, comme moi, été entraînés dans la carrière que j'ai suivie, ont été assez libres pour se livrer aux délicieux sentiments de leur cœur. Mais aussi je pourrai dire que j'ai passé à côté des tribulations des ambitieux, des angoisses des envieux, des effroyables chocs que subissent si souvent les âmes qui, ici-bas, ont le loisir de s'abandonner à leur tendresse et à tous les mouvements de leurs désirs, de façon que n'ayant point eu les malheurs et les inconvénients du monde, loin de me plaindre de n'en avoir pas eu les avantages, je devrai à Dieu des remerciments sans nombre, de m'avoir donné beaucoup plus que ce que tous les plaisirs de tous les siècles rassemblés n'auraient pu faire pour moi.

L'espérance de la mort fait la consolation de mes jours; aussi voudrais-je qu'on ne dît jamais l'autre vie, car il n'y en a qu'une.

CHAPITRE XXVIII

DE L'ADMIRATION. — SA SOURCE.

L'écrivain religieux qui a dit ces belles choses, a fait un traité sur l'admiration, qu'il destinait *à des esprits de paix et de désir!* Hommes de paix, hommes de désir, dit-il, celui qui se nourrit de vérité n'est heureux que parce qu'il y trouve

de quoi admirer. Celui qui aime n'est dans l'amour vrai qu'autant qu'il peut réellement admirer ce qu'il aime. S'il n'admire rien, il est comme dans le sommeil.

Si notre essence est le besoin d'admirer, si la nature ne nous donne des besoins que pour les satisfaire, et si nous n'admirons que ce qui est au-dessus de nous, il faut qu'il y ait sans cesse et éternellement quelque chose au-dessus de nous que nous puissions admirer à tous les moments où nous nous sentirons portés à l'admiration. Ces données simples et que tout homme peut vérifier, nous font reconnaître une source nécessaire et permanente d'où les objets d'admiration descendent près de nous à la voix de nos désirs, comme les fleuves viennent arroser la terre.

Cette source, ce nécessaire admirable, tous les peuples l'ont appelé Dieu. Comme l'homme est le seul être susceptible d'admiration, il est aussi le seul qui ait des rapports d'analogie avec la source universelle de l'admiration, car sans cette analogie, il ne pourrait atteindre la magnificence des merveilles que la source éternelle expose devant lui.

Cependant, au lieu de ce haut sentiment qui nous porterait jusqu'au sein des merveilles divines, et qui ne peut s'alimenter que là, l'homme passe sa vie ou dans la servitude d'une confusion de pensées qui le tiennent alternativement comme flottant entre le rêve et la stupidité, ou bien dans des élans sans mesure qui le promènent du délire au crime ou du crime au délire.

La *religion* n'est que la transmission de quelque objet ou base d'admiration à des êtres privés de cet aliment nécessaire, afin de les rapprocher du principe où ils puissent le puiser. L'homme doit se regarder comme au milieu d'autant de *religions* ou au milieu d'autant d'objets qui tendent à le rallier à l'immuable vérité. Marchons donc avec vénération dans ces temples naturels et nombreux que nous rencontrons à tous les pas, et ne cessons un instant de nous croire dans les avenues du Saint des saints. Comme il n'est point d'homme sans admiration, il n'est point d'homme qui ne soit forcé d'avouer l'existence d'un foyer inextinguible de cette admiration.

CHAPITRE XXIX

LA PRIÈRE.

La prière, dit le même écrivain religieux, remplit notre âme de ce charme sacré, qui est la vie secrète de tous, qui explique la diversité des religions des hommes, qui justifie leurs transports pour les différentes clartés dont leur esprit est ravi, et qui n'est autre chose que l'admiration, rencontrée partout où nous trouvons Dieu. Ce charme nous fait traverser les dangers sans les voir, supporter les fatigues sans les sentir, verse la paix et comble le plaisir sur notre mort, en la montrant comme une des floraisons de l'admiration, et le sommet de l'édifice que notre vie a bâti. Ce mouvement divin en nous ne se trouve que dans le repos absolu de notre être, et par la cessation des tempêtes où nous vivons dans la région du temps. Le désir en nous est la racine de l'éternité; et le mouvement divin en nous est fils du désir.

Mais quelle douleur pour l'homme, de sentir qu'il ne peut espérer de prier à son aise et en pleine liberté qu'autant que l'univers entier sera dissous, de sentir que tout ce qui l'environne, tout ce qui l'appelle, tout ce qui le constitue aujourd'hui, est un obstacle à sa prière!

Châtie-moi, Seigneur, parce qu'alors tu seras près de moi. La prière que nous devrions faire, serait de demander la passion exclusive de chercher Dieu, de le trouver, d'être uni à lui, et de ne pas nous permettre un mouvement qui ne dérivât de cette passion-là.

L'amour s'est fait notre frère, disons-lui : Je serai tranquille entre tes mains parce que tu es puissant, et que les maux, les ennemis, tous les dangers s'évanouiront en ta présence.

Demandez sans cesse à Dieu qu'il se crée lui-même en vous, en miséricorde, en force, en amour, en charité, en ré-

signation, en confiance, en douceur, enfin en toute la nature primitive de notre être, car telle devait être la manifestation continuelle de notre substance divine; demandez-lui toutes ces faveurs-là, dussiez-vous être tourmenté de cette impatience de la justice dont il nourrit l'âme du Prophète et fait qu'elle ressemble à une mer agitée.

Notre prière doit être une continuelle action de grâce pour les maux évités, les privations épargnées et les biens obtenus. Si chacun suivait cette voie, il sentirait bientôt la joie, la paix, la consolation.

Prie jusqu'à ce que tu sentes ton feu d'amour ou ta sainte éternité se mouvoir en toi! O Dieu, accorde qu'à chaque acte de mes désirs, je fasse passer un peu de toi dans ce monde!

Nous n'avons pas d'autre emploi que d'être, pour ainsi dire, les colporteurs de ce Dieu dans le monde, et sans cesse les hommes montrent qu'ils n'inventent rien; car ils ne sont pour rien dans la vérité des faits qu'ils racontent, ou des idées qu'ils comprennent, ni dans la sainteté des bonnes actions qu'ils font par un ordre d'en haut. Ainsi l'homme n'est qu'un colporteur. Mais plus il emploie ses facultés à ce commerce, plus il l'augmente et étend sa propre existence. Plus il met du sien dans ce commerce, plus il est digne de notre reconnaissance et des récompenses de l'universelle justice, puisqu'il augmente nos richesses et la gloire de son maître. En effet dans l'ordre commun, l'homme intelligent est supérieur à l'homme qui raconte, et l'homme qui agit est supérieur à l'un et à l'autre, car de même que le principe des choses serait comme nul pour nous s'il ne se fût transformé en œuvres, de même l'homme peur être complet doit aller jusqu'à l'action.

Dieu incompréhensible dans son amour, est mille fois plus affligé des maux terrestres et spirituels que les hommes se font entr'eux, qu'ils ne peuvent jamais l'être eux-mêmes Chaque homme, et surtout chaque femme est pour Dieu un sujet de douleur spirituelle.

O Dieu [1] transmets jusqu'au fond de mon âme, le feu qui te brûle, afin qu'elle brûle avec toi et qu'elle sente ce que

c'est que ton ineffable vie et les intarissables délices de ton éternelle existence.

Heureux l'homme puisque tu as permis qu'il sentît jusque dans les profondeurs de ton essence, la pénétrante activité de ta vie divine! Heureux l'homme puisque tu as permis qu'il osât t'offrir un sacrifice de reconnaissance, puisé dans le sentiment ineffable de toutes les vertus de ta sainte universalité!

Essaie de t'élever dans la région pure, simple et divine; tâche d'y rester assez longtemps pour t'y pénétrer de l'éternelle et douce influence qui la remplit, tu goûteras alors des joies si pénétrantes, mais en même temps si calmes et si paisibles, que l'univers entier, malgré sa beauté, te paraîtra une sorte de superposition étrangère à la nature divine.

CHAPITRE XXX

ÉTERNITÉ.

Sans doute le mystère du bien et du mal serait éclairci par l'immortalité de l'âme. Mais j'ai voulu séparer les questions, car le sentiment de Dieu est certain, ceux qui l'éprouvent peuvent l'assurer tandis que l'immortalité de l'âme, qui peut être aussi fermement crue, ne peut pas être prouvée ici-bas.

Le plus sûr garant de la vie éternelle, c'est que l'homme en est occupé. Si nous voyions les chevaux, les taureaux, regarder le ciel, songer à la mort et à l'éternité, qui de nous ne supposerait qu'ils ont une sorte d'intuition de l'immortalité? L'homme seul a cette intuition. Il doit s'y fier.

Dieu ne nous trompe point. Il nous révèle l'amour, le plaisir, le bonheur, la richesse, la politique par des désirs, des passions qui nous mènent à ces choses. Et quant à Dieu lui-même, et à l'immortalité, c'est là que Dieu, comme a dit magnifiquement Descartes, a mis sur l'homme *la marque de l'ouvrier*.

Dès que l'homme a vu mourir sous ses yeux un être cher,



rien ne lui semble important désormais que l'Eternité. Où sont les jours, les faits passés? Quoi! tout serait détruit à la mort de l'homme? La perte d'un objet aimé nous ouvre l'Eternité, nous la sentons, nous la concevons, nous sentons que l'importance, l'existence n'est qu'à elle, et nous y croyons encore plus. On s'y fait déjà avec Platon et tous les maîtres du genre humain, mais désormais on en est sûr, c'est la réponse de Dieu à la première prière, c'est l'occupation du cœur affligé, c'est sa passion.

On se rappelle que les Indiens, les anciens, les chrétiens, les sauvages, tous les peuples y ont cru. Et tous les grands hommes. Quelques pauvres écoles, conduites par des chefs de troisième ordre, en ont douté; et c'est ce qui pourrait la confirmer s'il en était besoin.

Le genre humain vit dans des idées qu'il a reçues d'enhaut, qui ne viennent point des sens puisque l'idée de Dieu n'en vient pas mais qu'elle vient, comme dit Descartes, de *la perfection même*. Les opinions du genre humain sont donc de la plus grande importance. Un homme qui viendrait les contredire serait fort petit devant elles. Mais tous les grands hommes furent d'accord pour partager sa foi et l'appuyer.

La mort devant nous, achève la conviction et fait sentir des choses qu'on n'avait jamais senties. Nous venons de citer ce croyant qui s'appuie sur *le désir* de l'homme, qui s'adresse à l'homme de *désir et d'espérance*. Le désir de l'homme c'est son avertissement. En tout sur terre il en est ainsi. Et pour l'éternité, douterait-on qu'il en soit ainsi?

Rousseau a appuyé admirablement la nécessité de l'immortalité de l'âme sur le malheur ici-bas. Il en fait en quelque sorte, une dette de Dieu envers nous. Pour nous qui n'avons pas l'autorité d'un si grand esprit, si puissant, nous n'oserions pas trouver que Dieu a une dette envers nous. Nous ne voulons pas juger Dieu; nous voulons croire même que s'il ne nous a pas donné l'immortalité, il a bien fait. En un mot nous croyons à cette immortalité, mais sans oser nous la croire due. Nous remarquons cependant avec Rousseau, combien les choses sur la terre s'embellissent et s'expliquent

par cette immortalité : elle semble vraiment comme la conséquence de l'existence de Dieu : le mal, la certitude d'une épreuve et d'une compensation le rend supportable et même doux. Une suprême justice préside ainsi à la vie, à la mort. Cette considération embellit la terre. Les découvertes de l'astronomie et de la chimie semblent la confirmer. Les peuples antiques existent encore ; leurs grands hommes n'ont disparu que pour penser mieux. Enfin la contemplation est aussi immense qu'elle est heureuse. On ne peut supporter l'idée que l'homme soit détruit, anéanti. C'est qu'il ne l'est pas. Mais nous voulons bien nous séparer de nos affections pour un temps, pour leur perfectionnement, leur bonheur. Dieu nous les rendra, Dieu ne trompe pas. Si nous savions être bien convaincus, on se quitterait avec plaisir et comme pour un voyage. Il faudrait se fier plus à Dieu, au sort, s'abandonner. A qui Dieu confie-t-il l'enfant naissant? A quel amour! La maternité est la passion de la femme civilisée et de la femme sauvage. Il ne faut jamais oublier cette preuve de la tendresse de Dieu pour sa création. Elle nous affermit. Héraclite disait : « Si l'âme connaissait clairement quel est le sort des hommes après leur mort, aucune force ne pourrait la retenir dans cette vie. »

Le matérialisme a rendu la mort plus triste. A Formose, le jour de la mort est un jour de réjouissance, car celui qu'on a perdu va dans un lieu de bonheur. On garde trois ans le corps dans un lieu écarté, après l'avoir fait sécher au feu, puis on l'enterre avec des danses et des festins. Le deuil, à la Chine et au Japon, se porte en blanc et dure très-longtemps. C'est à cause de l'éclatante lumière où passent les morts. On le portait en blanc en France, et on appelait, sous Henri III, *reines blanches*, les reines en deuil.

Tant d'existences privées très-aimables sont conservées et jugées. Dieu serait-il moins infini que le nombre de ses créatures? Sa conception moins vaste?

Les vieillards sages et expérimentés ne perdront rien, et ceux qui allaient penser, vont encore ailleurs voir et penser mieux, car l'épreuve de la terre a passé.

Sans doute nous devons comme Origène, qui voyait toute

la question, croire qu'il y a des retours, des alternatives. Eh! comment remplir l'éternité? La question est trop profonde pour nos esprits.

Comment croire, d'ailleurs, quand tant de corps invisibles sont découverts et pesés, que beaucoup de corps invisibles d'un autre ordre et intelligents, n'existent aussi? Ils nous échappent. Leur nombre ne serait-il pas infini aussi? Ne faut-il pas être aveugle pour en douter? Les progrès des sciences renversent tous les faux systèmes (1).

Quand nous voyons ainsi les anciennes vérités s'affermir, quand nous revenons à ces croyances du genre humain, des Indiens, des chrétiens, des barbares, des sauvages, des Arabes, des nègres, à cette masse de siècles et de croyances, nous sommes heureux, nous sommes calmes, et nous sentons que c'est notre ordre.

Quoi! la vie ne serait qu'un badinage? Il n'y aurait pas plus? Les livres des hommes resteraient, leurs pensées laisseraient une science, et l'homme lui-même ne serait rien!

(1) Celui de Gall, entre tant d'autres. Buffon eût suffi pour nous en préserver, car il croit que le cerveau, qui est nourri par les artères lymphatiques, fournit à son tour la nourriture aux nerfs, et qu'on doit les considérer comme une espèce de végétation qui part du cerveau par troncs et par branches, lesquelles se divisent ensuite en une infinité de rameaux. « Le cerveau, dit-il, est aux nerfs ce que la terre est aux plantes; les dernières extrémités des nerfs sont les racines. »

C'est ainsi que la souris, dont le corps est si délié, a une cervelle à proportion plus grande que celle de l'homme; et que l'éléphant, qui a si peu de mouvements, a une cervelle si petite.

Mais l'homme ne sent-il pas son esprit dans sa tête, dans ses yeux? Ce n'est pas la question pour Buffon; il avoue que celle-là le dépasse. Les naturalistes s'occupent de la matière. Aussi, ni eux ni Buffon (pas plus qu'Aristote) ne sont les écrivains transcendants où nous avons eu recours en écrivant cet ouvrage : « La route expérimentale, dit Buffon, a produit moins de vérités que d'erreurs. » Les choses invisibles lui échappent : « Avec un jugement droit, dit Denys l'Aréopagite, on n'invoquera jamais des arguments fondés sur l'*expérience sensible*, pour attaquer la cause universelle qui ne tombe *pas sous les sens*.

La nuit nous montrerait les merveilles de l'infini; Keppler, en les contemplant, appellerait l'intelligence humaine *mens celestis*, et il se tromperait! Mais l'impression que font les étoiles sur la foule et sur les hommes d'élite, n'en dit-elle pas assez? Illusion! Illusion! Quoi! le langage muet de l'univers? Ne devons-nous pas plutôt comparer ceux qui traitent ces impressions d'illusions, à ce savant qui n'avait vu dans la nature que la formation de l'œil? Oh! que ce savant nous représente bien les incrédules et leur naïveté!

Les découvertes sur le ciel d'Herschell et depuis lui, ne doivent-elles pas compter beaucoup pour la métaphysique? W. Herschell a cru tous ces globes habités ou éclairant des globes habités. Il a montré combien la vue doit différer de la nôtre sur les globes qu'éclairent les étoiles doubles, dont les clartés rapprochées aveugleraient les hommes. Les habitants de ces lieux lumineux différeront donc de nous. Les rêves de Denys l'Aréopagite sur les êtres de lumière, ne sont donc pas des fables? Nous pouvons penser à ces lieux, à ces êtres, comme ces êtres peuvent imaginer sur nos globes moins éclairés, des yeux pourtant, des passions, et des aspirations vers l'infini.

Non-seulement nos émotions seront récompensées et satisfaites, mais elles nous seront rendues. Une certitude est en nous que tout recommencera pour nous. C'est Platon, c'est Descartes, Origène, Rousseau, les maîtres du genre humain qui nous l'assurent. *L'homme sent qu'il est éternel.*

CONCLUSION.

Nous n'avons pas nié le mal; nous avons trouvé la question aussi désespérée que quand Bayle l'avait reprise. Si la civilisation adoucit les mœurs, elle fait des grandes villes une plus profonde corruption, des maladies nouvelles et contagieuses. Les peuples barbares dispersés sur une terre étendue et au grand air, n'ont pas connu les maux des ouvriers

des villes et des manufactures, ni ceux des riches et de leurs enfants opprimés. Un monde nouveau de travail, de richesse et de misère, nous découvre un côté de la société pire qu'on ne l'a jamais vu.

Dieu serait-il l'auteur de tant de mal? N'est-ce pas l'homme qui l'est en s'écartant de l'enseignement des grands esprits? Nous voyons les gens de cœur sympathiser avec les maux, chercher à les adoucir. Or, Dieu serait-il moins bon que ces gens-là, que ceux qu'il inspire? Cela va-t-il avec l'idée du sublimité qu'il a déposée dans nos âmes? Serions-nous supérieurs à Dieu?

Nous sentons un Dieu bon, puissant; ce Dieu ne semble pas l'auteur du mal. Comment arranger cela? Nous avons pour lui un amour naturel, une crainte profonde, mais qui s'adoucit par cet amour; et ce qui nous fait douter qu'il soit l'auteur du mal, ce sont les preuves de sa bonté à côté de ce mal.

Les civilisations primitives, plus près de lui et de la nature, nous éviteraient les maux si nous les imitions en quelques points.

Les Chinois, les Romains, les Grecs, les Hébreux, s'occupaient beaucoup de la culture, et de la force, de la santé et de la beauté du genre humain. Le Nord froid et dépouillé cherche une richesse qui le console et le ranime; mais les peuples du Midi doivent rester fidèles à la terre, à la nature, à une richesse facile, s'inspirer de Dieu et repousser ces idées industrielles et mercantiles qui ne sont faites peut-être que pour un seul climat et pour un seul pays.

Livré ici-bas à une épreuve et à la liberté, l'homme trouve cependant en son cœur un Dieu qui lui répond, qui l'accueille, qui lui fait sentir une céleste sympathie. C'est un fait, nous n'allons pas le discuter. L'impression date de la naissance du genre humain, elle est de tout temps et par tout l'univers, mais les Indiens et les chrétiens l'ont beaucoup développée et l'ont amenée à une sorte de science sortie du sein agité de l'homme. La créature se trouve enchaînée et consolée par Dieu seul. Elle peut rejeter cette émotion, nier Dieu, mais à quoi cela lui servirait-il? La voix de l'uni-

vers serait plus forte que la sienne. Le mystère subsisterait. Suivons donc ce courant sacré. Vivons dans cet amour secret qui laisse le jeu aux passions où nous sommes destinés ; qui leur succède à toutes, et peut pourtant les modérer quand elles durent ; qui est le guide triomphant de la vie humaine et le rayon de gloire échappé seul directement du front de l'Eternel !

Telle est notre conclusion. Qu'avons-nous à faire, qu'à suivre avec zèle cette religion universelle où les hommes arrivent : écouter la voix intérieure, étudier les écrivains spiritualistes ? Dans nos temps, des hommes pieux et inspirés se sont fait entendre dont nous avons donné quelques fragments. Bernardin de Saint-Pierre n'est pas assez lu ni consacré sous ce rapport. Ordonnons notre vie sous de telles émotions, mais sans affectation, sans effort et naturellement ; Platon disait que si l'on n'est pas fait pour la philosophie, il vaut mieux *remercier Dieu sans cesse*. La religion intérieure est abordable à tous comme les remerciments à Dieu. L'enseignement protestant, rendu plus large, serait profitable à tous. Comme le catholicisme arrive toujours avec :

L'index,
les couvents,
les séminaires,
le célibat,
les miracles,
les reliques,
des mœurs dangereuses et fausses, il n'est plus de mise malgré les services payés si cher qu'il a rendus.

Peut-on le réformer ? Oui, mais on ne le fera jamais. Il restera comme une ruine. On ne peut même écouter ses anciens docteurs qu'à moitié, en laissant de côté leur peinture de l'enfer, des tourments éternels qu'ils ajoutaient à ceux de la vie, et leur joie égoïste et cruelle (comme saint Bazile) d'en être délivrés eux-mêmes.

Si Dieu n'avait donné à l'homme qu'une existence terrestre sans nul avenir ailleurs, le rapport de l'âme avec lui serait le plus grand de nos biens, et notre plus grand regret en mourant serait de perdre Dieu. Quitter sa famille, ses

amis, est triste, mais quitter Dieu, perdre à jamais cette idée sublime, quelle perte! quelle mort! Aucun manque ne pourrait égaler celui-là? Que serait l'existence sans la pensée de Dieu? C'est là que nous cherchons la raison à tout. Là nous rapportons nos idées universelles. Que serait Platon sans cette idée? Comment pourrait-il penser sans aller à la beauté suprême. Et les Indiens, les Brames, où trouver la pureté, le ravissement, la transformation de soi vers Brama? Le genre humain a été d'accord pour chercher au ciel, la confiance et l'inspiration, comme il y trouve son avenir et la promesse de la vie éternelle.

FIN.

NOTE.

Le système des médecins sur *les tempéraments lymphatiques*, n'est-il pas des plus extravagants? Les lymphatiques, ce sont ces soldats suédois qui ont vaincu l'Europe et qui, disait Richelieu, combattent dans les plus grands frimats et quand tous les autres soldats se reposent. Le lymphatique, c'est Gustave-Adolphe, aussi fort de corps que d'âme; un colosse. Mais ces héros, ces armées, doivent vivre en plein air, sur la neige, à la bise, et quand vous les renfermez dans des endroits humides et mal sains, ils périssent. Ils périssent! Quel bonheur pour eux! On n'en pourra pas faire des ouvriers renfermés. Les médecins ne savent pas voir cela. N'ont-ils pas prétendu, *malgré les faits*, que l'homme pouvait supporter la prison cellulaire!

Les Scythes qui vivaient à cheval, les peuples du Nord, ont connu des maladies de la hanche. L'os de la hanche se déboîte, c'est la luxation spontanée; mais il se replace de

lui-même. Parfois il se déboîte encore et se replace encore. Hippocrate le savait et décrit cette maladie. Eh bien! nos modernes en ont fait une maladie terrible; ils la compliquent par de faux remèdes et des irritants. Nos médecins ignorent que l'os se replace de lui-même, bien qu'Hippocrate le dise; à chaque replacement, étonnement chez eux; ils ne reconnaissent plus la maladie; ils restent éperdus : nouveaux remèdes qui rétablissent le mal, nouveaux excitants, et l'enfant qui guérissait, périt bientôt par leurs œuvres.

Dans cette maladie, les muscles se contractent et en prennent l'habitude. Souvent ils font seuls l'allongement et le raccourcissement qui ne sont qu'apparents.

Un enfant avait eu tous les symptômes et des abcès, et à la mort on vit qu'il n'y avait pas eu luxation.

Quand il n'y a pas d'abcès, on peut douter beaucoup de la luxation.

Le vésicatoire peut faire bien, mais il faut en mettre le moins qu'on peut, car il a du danger et irrite beaucoup.

L'électricité est contraire.

Il y a un appareil pour tendre le membre par force, mais c'est mauvais.

La luxation dans la coxalgie est un *cas rare*. On veut guérir la maladie, on l'augmente quand elle se fût guérie toute seule. Le mieux, c'est le repos sans remède.

Ainsi en est-il pour les jeunes gens qui toussent à la puberté. Les médecins, enchantés, les déclarent phthisiques. Phthisiques avant nul accident, pour une simple toux! La mère s'épouvante; le jeune homme déjà troublé (car tout jeune homme est troublé) porte là ce trouble même qui cause son malaise, sa surprise et sa toux. Les remèdes contraires arrivent. Le jeune homme a l'esprit frappé; il languit. Les médecins redoublent de remèdes contraires, et si le père parle de sa jeunesse à lui, de ses emportements, s'il soupçonne que son fils est destiné à une fougue semblable, les médecins épouvantés lui disent que rien n'est si dangereux, si périlleux : — Comment, répond le père, dangereux, périlleux, mais je me suis toujours bien trouvé du plaisir? A quinze ans, avant l'âge où est mon fils, j'ai commencé; une

jeune folie, une rieuse... — Il n'y avait rien de si dangereux. — Ah bah? — Oui, le plaisir énerve l'homme. Entendez nos grands médecins : Certains insectes meurent après le moment du plaisir ; voyez le papillon... — Mais je n'étais ni insecte ni papillon. — N'importe, l'homme et la femme doivent très-rarement s'unir, l'homme n'y pourrait survivre. Le père rit aux éclats, ne revient pas de son étonnement, et, congédiant les médecins, il se conduit avec son fils comme Olympias avec le sien, qui était Alexandre-le-Grand ; et le fils est sauvé de la toux, de l'imagination, et il est aussi content qu'Alexandre.

M. Broussais rapporte, dans son ouvrage sur les inflammations, que les nègres sont le plus sujet à la consomption, comme aussi les animaux des pays chauds, et que ce sont eux qui ont le plus de tubercules. Ceci éclaire la question. — Il dit que le séjour du Midi empêche la consomption, mais il oublie que c'est la maladie des noces de l'Italie et de l'Espagne (s'il y a des noces chastes en Espagne). — Il rapporte qu'au milieu des amas de tubercules, on trouve quelquefois des productions calcaires, pierreuses, osseuses, cartilagineuses. Fait qui ouvre les yeux ! — Ce qu'il appelle la consomption, l'hectique de douleur, c'est la jeunesse, c'est l'amour sans objet. — La gastrite se mêle parfois à la maladie de poitrine, même cause, l'inflammation de la jeunesse. Des mélancoliques sont morts de consomption, dit Lorry, après avoir longtemps vomi leurs aliments, et ils n'avaient qu'un grand dessèchement et l'exténuation des viscères. Eh bien? — Un homme, dans la gastrite, avait les reins volumineux, leur centre d'un rouge noir, et d'autres parties encore noires. — Broussais reconnaît quelques maladies par frayeur, par chagrin, et il ne songe pas à cette crise si violente chez les animaux, et quelquefois si violente pour l'espèce humaine! Et ses malades ont vingt-deux ou vingt-trois ans! Mais quoi ! dira-t-on, ne voit-on pas mourir de la poitrine des jeunes gens mariés? Oui, notre système d'éducation détruit la santé et la force, mais *le plus souvent*, dans la jeunesse, le mal vient de la privation. Les garçons qui vivent chez leurs parents, en famille, ou ceux qui sont placés pour

faire une carrière, auraient besoin d'être mariés comme leurs sœurs. Est-il si facile à un jeune homme de former des liaisons, de contracter des engagements? Il n'inspire de confiance à personne. La mère s'informe des études de son fils, de son bien-être, de sa nourriture, mais de ses mœurs elle n'en sait rien, et s'étonne et se désole qu'il soit poitrinaire à vingt ans.

Comment une crise, qui rend les animaux furieux, qui fait que pour les dompter il faut les dénaturer, comment une telle crise ne bouleverserait-elle pas la santé des jeunes gens!

Des relations légères, des caprices, la galanterie en un mot n'assure pas la vie comme le fait le mariage dans les champs. Un jeune homme forme une relation, puis l'abandonne, il se jette dans les livres et les affaires, il combat ses penchants; les poumons s'affectent, il ne s'en aperçoit point d'abord, il est calmé par cela même, il s'applaudit d'une toux qui le délivre d'une sujétion et dont il croit pouvoir se délivrer quand il voudra. S'il consulte un médecin, celui-ci lui parle de *bronchite chronique*, du Midi, de Nice, sans avoir remarqué que la bronchite chronique est la maladie des gens isolés, des veufs, des veuves, comme l'asthme et la plupart des maladies des poumons, car nous voyons par les oiseaux et par l'analogie, l'intime liaison de l'amour, du chant et des poumons.

Les médecins méconnaissent avec la même légèreté la dentition chez les petits enfants, et chez ceux de sept ans et de douze ans.

Plusieurs fois, une mère m'a dit au village. — Mon enfant est perdu, le médecin me l'a annoncé. — Qu'a-t-il donc? — Une gastrite. — Il a deux ans? — Oui. — Avez-vous visité sa bouche? A-t-il plus de vingt dents? — Quoi! vous supposez?... — J'en suis sûre.

L'enfant perçait quatre dents à la fois! Il était bien huit jours après.

Une petite fille de sept ans tousse; elle est phthisique. — Voyez sa bouche. — Ah! c'est vrai! — Elle est guérie.

Un garçon va mourir à douze ans. Les médecins l'ont condamné, ce sont des douleurs d'entrailles *inexplicables*. —

Avez-vous vu sa bouche ? — Il s'agit bien de sa bouche ! — On regarde pourtant, et ce sont les grosses dents de douze ans ! Chacun se rassure et les médecins restent *tout surpris*.

Je ne finirais pas si je me laissais aller à mes souvenirs sur ces sujets. O médecins, gens tour à tour de mode et de routine, ce n'est pas vous qui pourrez jamais rien voir ni rien enseigner.

FIN.

Sceaux. — Typographie de E. Dépée.



